

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Contes et légendes d'Auvergne

Lenvers Léo

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Léo Lenvers

Contes et légendes d'Auvergne

AVEC UN MINI-DOSSIER



Léo Lenvers

Contes et légendes

d'Auvergne

Illustrés par Henri Dimppe
POCHE / NATHAN 1985

LE GARS PIPÊTE

Un laboureur a deux enfants. Pipête est le second. C'est un malin. Antoine, l'aîné, est un grand nigaud.

— Je ne peux plus vous garder tous les deux à la ferme, dit un jour le père. Je suis trop vieux. Il faut qu'un de vous deux parte !

À deux lieues de là, à la ferme de Bessine, il y a justement un gros métayer qui cherche un domestique.

— C'est à moi d'y aller, dit Antoine, car je suis le plus âgé !

Voilà Antoine chez le métayer de Bessine. C'est un méchant homme. Il paie mal ; il nourrit peu. En revanche, il exige qu'on travaille sans relâche. Aucun ne se plaint, car les places sont rares entre Saint-Nectaire et Clermont. Au pied de la montagne de la Serre, il y a plus de bras que de fourches !

Si aucun ne se plaint, c'est aussi à cause du contrat que le métayer impose à ses domestiques :

— Le premier de nous deux qui dira qu'il n'est pas content, l'autre pourra lui donner vingt coups de trique !

Le brave Antoine est dur à l'ouvrage. Il peut travailler sans relâche du matin au soir. Mais il faut qu'il mange ! C'est un gros garçon rouge avec un gros appétit !

Pour tout repas, la patronne lui remet chaque matin un œuf dur et du pain ; ce qu'on peut tartiner avec le jaune de l'œuf, pas plus !

Ça ne dure pas trois jours. Le pauvre Antoine, affamé, se plaint au métayer et pour toute réponse reçoit vingt coups de trique devant les domestiques réunis...

Le voilà de retour à la ferme paternelle, courbatu et la bourse vide. Il conte sa mésaventure.

— Mon pauvre frère, lui dit Pipête, tu n'as pas de chance ! Laisse-moi y retourner à ta place. Avant quinze jours je t'aurai vengé !

Le soir même Pipête est à Bessine. Le métayer, en ricanant, lui fait jurer de respecter le contrat. Pipête promet, avec un malin sourire...

Le lendemain matin, au déjeuner, la patronne lui remet un œuf dur.

— Étale bien le jaune, car tu n'auras pas plus de pain que tu ne peux en recouvrir !

— Faites excuse, la patronne, mais je mange les œufs crus !

— Bravo ! Ça économisera le feu ! dit le métayer. À partir

d'aujourd'hui, chacun mangera son œuf cru !

Les autres domestiques font la grimace et se promettent de frotter les oreilles à Pipête, qui les oblige à manger leur œuf cru. Ils changent d'avis quand ils voient le rusé trouer le sien avec une épine. Le jaune coule en un mince filet que Pipête étale avec une plume d'oie sur une, deux, trois... belles tranches de pain. Bien entendu, chacun l'imité...

— Voleurs ! Vous allez me ruiner, gronde le métayer.

— Vous n'êtes pas content, notre patron ? dit doucement Pipête. Vous maronnez ! Soulevez donc un peu votre blouse que nous vous donnions la trique !

— Non ! Non ! Je suis content ! très content !

Et depuis ce temps, à la métairie de Bessine comme dans toutes les métairies d'Auvergne, les domestiques, les valets et même les journaliers sont nourris avec suffisance.

On se doute bien que le métayer va chercher à se venger.

« Tu me paieras cher tout ce pain que tu me voles », se dit-il.

— Au travail, maintenant ! Toi, le mangeur d'œufs crus, va labourer le champ sous Chanonat !

— À quelle heure faut-il que je m'en revienne ?

— Ne te soucie pas de l'heure ! Prends avec toi ma petite chienne. Elle connaît les heures mieux que le soleil lui-même. Quand elle voudra rentrer, alors il sera l'heure !

Voici Pipête au labour. Les deux bœufs tirent bien droit. Le soc mord franchement la terre un peu fraîche, qui fume. Pipête, l'estomac bien rempli, a du cœur à l'ouvrage. Les sillons s'alignent à mesure que la matinée s'avance. Mais c'est le plus grand des champs de la métairie. Vers midi, il n'y a pas encore la moitié de faite.

La chienne, couchée à l'ombre, n'a pas l'air disposée à regagner sa niche.

— Sapristi ! fait Pipête, on ne fait donc pas méridienne, dans ce pays ? Sous un pareil soleil, on se crève et on crève ses bêtes ! Ouste, le chien ! À la niche !

Mais la chienne du métayer ne bouge pas plus qu'une borne. Pipête lui lance quelques pierres et quelques injures. Rien à faire !

— Tu es bien la chienne de ton maître ! Viens un peu que je te cajole !

Saisissant la bête par la queue, ce diable de Pipête lui maintient le museau de son autre main et d'un bon coup de dent, lui mord l'oreille. Dès qu'il la relâche, elle détale à toute vitesse en direction de sa niche...

Alors Pipête dételle ses bœufs et retourne tranquillement à la ferme.

— Comment ! Te voilà déjà ? Mais la journée n'est pas finie !

— J'ai obéi à vos ordres ! La chienne est revenue à sa niche !

— Tu lui auras fait quelque misère !

— Comment aurais-je pu ? Je n'avais même pas ma trique...

Au mot de trique, le métayer comprend qu'il s'est encore fait rouler et qu'il vaut mieux ne pas insister. S'il veut se venger, il faudra qu'il trouve un autre moyen.

Cette nuit-là, le métayer ne dort pas. Au matin, il dit à sa femme :

— J'ai trouvé ! Je vais lui commander quelque chose d'impossible ! Il ne pourra m'obéir et je le mettrai à la porte !

Après le déjeuner – Pipête a dévoré six belles tranches de pain – le métayer lui dit :

— Mes trois grands bœufs, tu vas les mener au pré Fouchard ! Mais attention ! Ce pré est entièrement clos de haies profondes et fermé par des barrières qu'on ne peut ouvrir car les ronces s'y sont prises. Je veux qu'à midi mes bœufs soient dans le pré. Mais tu ne devras pas toucher aux barrières ni faire de trou dans les haies ! Si tu n'y parviens pas, je te chasse ! Et je te retiendrai tes gages pour toute la nourriture que tu m'as volée !

Voilà Pipête en chemin, piquant les trois énormes bestiaux pas pressés d'avancer, comme s'ils se doutaient de ce qui les attend. Car notre gaillard a déjà son plan...

Arrivé à la barrière du pré, il saisit un fort maillet qu'il a pris dans la remise et pan ! d'un formidable coup au milieu du front il assomme le premier des bœufs. Et pan ! le deuxième est par terre. Et pan ! le troisième. Puis il prend le grand couteau qu'il a passé à sa ceinture et découpe chaque bestiau en quartiers. Et chaque morceau, il le lance dans le pré, par-dessus la barrière...

Une heure après, il est de retour à la ferme.

— C'est fait ! Les bœufs sont sur le pré Fouchard ! J'ai bien suivi tous vos ordres et n'ai touché ni les haies ni la barrière !

— Comment diable !?... s'écrie le métayer et il court aussi vite qu'il peut jusqu'au pré Fouchard, où il découvre la boucherie.

— Misérable canaille ! Mes bœufs ! Mes beaux bœufs ! Ma meilleure richesse détruite ! Je vais te...

— Quoi donc, notre maître ? J'ai fait exactement ce que vous m'aviez commandé ! Est-ce que vous n'êtes pas content ? Dans ce cas, notre maître, je vais chercher ma trique. Attendez-moi, je reviens tout de suite !

Le métayer manque s'étouffer de rage. Il tourne les talons sans ajouter un mot, bien décidé à en finir par tous les moyens avec Pipête. Le soir, il dit à sa femme :

— C'est Ropotou qui nous a envoyé ce drôle. Qu'il le reprenne donc ! Demain, je l'envoie garder notre troupeau de porcs dans le Bois du diable !

Ce bois, aucun villageois n'y va jamais. Les voyageurs font un grand

détour pour ne pas le traverser. C'est que Ropotou s'y est installé avec tous ses diabolins. On l'a deviné : Ropotou, en Auvergne, c'est le nom du diable !

Pauvre Pipête ! Tu es plus malin que le métayer ! Mais seras-tu plus malin que le Malin ?



Arrivé à la barrière du pré, il saisit un fort maillet et pan !... l'abat sur la tête du premier bœuf.

Pipête ne sait pas ce qu'il fera, mais il a confiance.

« Je trouverai bien un moyen de m'en tirer », se dit-il.

Il marche en sifflant, poussant devant lui son troupeau de cochons. En chemin, il rencontre une jeune fille qui va à la ville vendre au marché des perdrix vivantes.

— J'en prends une ! dit Pipête, car je vais dans le Bois du diable... Et il la met dans sa poche gauche.

Plus loin il rencontre une femme qui va aussi à la ville vendre au marché des fromages blancs.

— J'en prends un ! Car dans le Bois du diable, on peut avoir besoin d'un fromage blanc !

Et peu avant que la route tourne pour éviter le bois maudit, il rencontre encore une vieille femme. Elle va à la ville vendre au marché de la ficelle de chanvre qu'elle a tordue elle-même de ses doigts gourds.

— Je prends tout ! dit Pipête, car malheur à moi, si dans le Bois du diable, la ficelle vient à me manquer !

Le voici dans le bois sombre, presque noir tant les arbres sont hauts et la ramure épaisse. Aucun oiseau ne chante, aucune brise ne fait bruire le feuillage. On n'entend que les grognements et le piétinement des cochons. Ils se sont mis à courir, Pipête à leurs trousses. On s'enfonce de plus en plus vers le cœur de la forêt. Prends garde à toi, Pipête !

Voici une clairière cernée de chênes magnifiques. On voit qu'aucun bûcheron n'a osé pénétrer dans cette forêt depuis bien des années.

Le sol est couvert de glands gros comme des noix. Les cochons se mettent à croquer à qui mieux mieux ! Pour n'être pas surpris, Pipête grimpe tout en haut d'un chêne.

Bien vite, il voit arriver Ropotou !

Le diable est grand et fort. Il a les cheveux noirs gominés, les yeux brillants, le teint mat. Qu'il est beau ! Entièrement vêtu de rouge, les pieds fourchus comme un bouc et deux grandes cornes pointues comme les taureaux rouges de Salers.

— Ho ! Que faites-vous là-haut sur mon arbre, dans mon bois ?

— Vous le voyez bien ! Je mène mes cochons à la glandée !

Alors Ropotou lance dans sa direction un énorme crachat.

— Facile ! réplique Pipête et il lâche son fromage blanc...

— Ouais ! fait le diable en s'essuyant, je vois que tu es assez fort ! Descends donc un peu de ton arbre !

— À vos ordres !

— Sauras-tu lancer une pierre aussi haut que moi ?

Ropotou ramasse une pierre grosse comme son poing et la jette vers le ciel. La pierre monte, monte... On pense qu'elle ne retombera jamais. Enfin, elle redescend et choit en sifflant aux pieds de Pipête.

— À ton tour !

Alors le garçon saisit dans sa poche gauche la perdrix vivante et la lance en l'air. Elle monte, monte, monte et disparaît à jamais dans le ciel lumineux...

— Diable ! dit le diable.

— Voyons maintenant lequel de nous deux pourra porter la plus lourde charge !

Il avise un chêne énorme, déraciné par une tempête. Il saisit le tronc par le milieu et avec un horrible sourire, le soulève au-dessus de sa tête, à bout de bras.

— Fais-en autant, si tu peux !

— C'est tout ? demande Pipête, c'est trop peu pour moi. Attends un peu que je lie ensemble tous les arbres de cette forêt et je te montrerai ce que c'est que soulever une charge !

Et le garçon sort de sa poche la ficelle de la vieille. Il court à la lisière de la forêt, fixe une extrémité à l'un des arbres et dit à Ropotou :

— Je vais lier ensemble le tout puis je le soulèverai. Garde mes cochons en attendant !

— Arrête ! arrête ! Ça va comme ça ! C'est entendu, tu es fort ! Je te laisserai mener tes porcs à la glandée dans mon bois ! Salut !

Ropotou n'est pas certain que Pipête soit capable d'arracher tous les arbres de son bois, mais on ne sait jamais ! Ropotou n'a pas envie d'être obligé de déménager de son bois !

Lorsque Pipête estime que ses cochons se sont assez remplis le ventre, il les mène hors du bois, mais au lieu de les faire rentrer à la métairie, il prend le chemin de la ville et vend le troupeau au marché. Naturellement, il empoche l'argent...

Puis il rentre à la ferme.

— Tu es revenu ! s'écrie le métayer. Et mes cochons ?

— Ropotou les a pris et il m'a dit de vous dire qu'il viendra vous tirer les pieds la nuit !

— Ah ! Malheur ! Après mes bœufs, mes cochons ! Misérable ! Tout est de ta faute !

— Vous n'êtes donc pas content, notre maître ?

— Non ! Coquin ! Va-t'en ! Que je ne te revoie plus jamais !

— Je m'en irai, notre maître ! Mais avant il faut que je vous donne ce que je vous dois !

Et Pipête empoigne le métayer par le col, saisit la trique et vingt fois l'abat sur le dos du mauvais patron.



TOUÉNOU SANS PEUR

Quand le seigneur de Rocquenvel part avec le bon roi Louis IX pour la Septième croisade, en l'an 1248, il est brave et fort et il ne craint personne ni à la lance, ni à l'épée, ni même à la lutte à poings nus. Quand il revient d'Égypte, six années plus tard, il est toujours brave, mais il n'a plus qu'un bras et le coup d'épée qu'il a reçu à la face lui a presque ôté une moitié de visage.

Il se promène, mélancolique, au milieu des massifs fleuris qui entourent son donjon. Il s'occupe lui-même des beaux arbres fruitiers du verger.

Quel beau verger ! Il y a des pêchers, qui portent des pêches blanches, grosses et succulentes. Des poiriers chargés de poires « cabrétaires » et de poires du bon Saint-Jean. Des pommiers croulant sous les pommes de Calvi. Mais voici qu'un matin le seigneur découvre qu'on lui a volé toutes les poires bien mûres de ses plus beaux poiriers.

Il appelle ses trois fils, trois beaux garçons âgés de vingt et un, dix-neuf et dix-sept ans.

— Mes petits ! On me vole mes poires. Il faut que l'un de vous passe la nuit sous les arbres et attrape le maraudeur. Toi, Pierre, tu es l'aîné. Tu te cacheras ce soir sous le grand chêne. Prends ce gourdin pour te défendre, mais ne frappe pas trop fort car notre suzerain, Monseigneur le comte d'Auvergne, a interdit que ses vassaux se fassent justice eux-mêmes.

Le soir, Pierre prend le gourdin et va se poster sous le chêne.

C'est un fort gaillard, gros et rouge. Il a pris avec lui, pour ne pas s'ennuyer, deux bonnes bouteilles de Saint-Pourçain et tout un rôti de bœuf bien saignant. Vers 11 heures du soir, il fait son petit souper. Une heure après, il ronfle comme une ogresse qui aurait croqué douze marmots gras.

Le lendemain matin, toutes les poires cabrétaires ont disparu. Le gros Pierre n'est pas fier ! Le sire de Rocquenvel, fort mécontent, appelle Jean, le cadet et lui fait ses recommandations.

— Tâche du moins de rester éveillé ! N'oublie pas le gourdin ! Mais fais attention ! Ne tue pas ton homme !

Jean est un savant et un poète. Il passe ses journées dans la

bibliothèque du château, penché sur les manuscrits. Passer une nuit à la belle étoile ne lui déplait pas. Il va pouvoir tranquillement examiner le ciel, comparer le déplacement des étoiles avec celui des planètes, étudier la forme des constellations...

Le voici sous le chêne, occupé à méditer. Puis la méditation se change en rêverie, la rêverie en songe et du songe il glisse dans le sommeil. C'est son père qui l'éveille le lendemain matin. Toutes les poires de Saint-Jean se sont comme envolées !

— Touénou ! Tu es le dernier de mes fils sur qui je puisse compter pour sauver au moins ma récolte de pommes de Calvi ! Voici le gourdin. Ne tue pas le voleur, car tu serais toi-même pendu !

— Mon père soyez tranquille ! Je suis Touénou-Sans-Peur ! J'attraperai notre voleur !

Voici Touénou, le plus vif des trois frères, sous le grand chêne.

Une heure, deux heures, trois heures passent. Rien ne bouge. Touénou commence à bâiller. Peut-être bien qu'il s'assoupit quelques instants. Ce qui le fait sursauter, c'est une grêle de pommes qui dégringolent d'un arbre proche.

— Voleur ! Tu es pris !

Il se précipite sous l'arbre et d'un fort coup de gourdin, allonge parmi les pommes le voleur, qui n'a pas le temps de dire ouf.

Le lendemain le sire de Rocquenvel se lamente :

— Hélas ! Mon pauvre petit ! Tu l'as tué ! Tu sais que notre suzerain te fera emprisonner et peut-être pendre si l'on te trouve ! Pars donc ! Va ! Cours le monde et tâche de trouver le bonheur ! Adieu ! Attends ! Emporte au moins ce sac magique que j'ai rapporté d'Égypte. Si tu rencontres sur ta route quelque obstacle ou quelque ennemi, fourre-le dedans, tu en seras débarrassé !

N'ayez crainte, mon père ! Je suis Touénou-Sans-Peur !

Voici Touénou sur le grand chemin. Il marche en sifflant, pas mécontent d'aller regarder le monde de plus près ! Le soir, il a couru près de dix lieues. Pas un village en vue ! Pas la moindre chaumière !

Je dormirai mieux au grand air ! se dit Touénou-Sans-Peur. Il s'installe donc sous un frêne bien feuillu, allume un feu de bois sec pour se réchauffer et éloigner les bêtes, mange de bon appétit les provisions que lui a données son père. Puis il étend sa couverture sur un lit de feuilles sèches et s'endort.

Touénou-Sans-Peur ne dort jamais que d'un œil. Quand il entend du bruit dans l'arbre au-dessus de sa tête, il saute sur ses pieds. Est-ce un voleur ?

Une forme dégringole de branche en branche, saute à terre et se rapproche du feu comme pour se réchauffer. C'est un homme tout de blanc vêtu. Ses yeux brillent comme des braises. Il a l'air triste et fatigué.

— Pardonnez-moi, jeune homme ! Quand je vous ai entendu arriver, tout à l'heure, je suis monté dans cet arbre pour me cacher. Je suis un revenant qui n'a plus rien à redouter des vivants, mais je suis resté craintif comme j'ai été durant toute ma vie !

— Pourquoi n'êtes-vous pas en paradis ou en enfer ?

— Ah ! pauvre jeune homme ! Je veux bien vous le dire ! C'est que je suis au purgatoire et n'en sortirai que lorsque j'aurai pu réparer ma faute ! Je m'y efforce chaque nuit et voici pourquoi vous m'avez trouvé dans ce bois.

— Quelle fut votre faute ?

— C'est d'avoir dérobé dans l'église du village proche le calice, le ciboire et le grand ostensor en vermeil ! C'est péché mortel ! J'ai eu aussitôt si peur que j'ai couru tout enfouir au milieu de cette clairière et n'y suis jamais revenu !

— Mais il n'y a ici aucune clairière !

— Hélas ! jeune homme ! C'est bien le drame ! Quand je suis mort, il m'a été promis le pardon si je restitue à cette église ses objets de culte. Depuis, je recherche en vain l'endroit où je les ai cachés... Il me semble pourtant que c'était ici, non loin du grand chemin et près de ce rocher. Mais il y avait une clairière.

— Êtes-vous mort longtemps après votre méfait ?

— Plus de quarante ans !

— Et depuis combien de temps êtes-vous mort ?

— Cela fera exactement un siècle demain !

— Pendant tout ce temps, les arbres ont poussé ! Votre trésor est peut-être sous ce grand frêne où vous étiez grimpé...

— Hélas ! Je suis donc condamné à l'enfer !

Peut-être pas ! dit Touénou.

Il vient de se souvenir du sac magique.

— Arbre feuillu ! Je t'ordonne d'entrer dans ce sac !

Et voici : l'arbre se déracine dans un grand fracas et s'engouffre dans le sac magique où il disparaît ! Au milieu du large trou brillent les objets volés voici un siècle et demi !

Sauvé ! Sauvé ! crie l'homme en dansant de joie. Quel est ton nom ? Que je le bénisse chaque jour de l'éternité !

— Je suis Touénou-Sans-Peur ! dit Touénou, qui rouvre le sac magique. Et le grand frêne, dans un grand froissement, va se replanter dans son trou.

Le lendemain, Touénou fait une visite au curé du village proche. Il le trouve bien étonné.

— Figure-toi, jeune homme, que ce matin en me rendant à mon église pour y dire ma messe basse, j'ai trouvé la porte ouverte ! Quelqu'un l'avait forcée pendant la nuit !

— Vous a-t-on volé quelque chose ? demande Touénou, un peu

inquiet.

— Justement ! J'ai couru au tabernacle, où sont le ciboire et le calice, que les voleurs emportent toujours !

— Et alors ?

— Et alors j'ai aussi craint pour l'ostensoir, qui est tout en or mêlé d'argent et incrusté de pierres précieuses !

— Et le résultat ?

— Eh bien justement ! Le résultat, jeune homme ! C'est qu'il n'y avait plus un ciboire, plus un calice et plus un ostensoir...

— Il a volé ceux-là également ! soupire Touénou, découragé.

— Justement non, jeune homme ! Il n'y avait plus un ciboire, plus un calice et plus un ostensoir... Il y avait deux ciboires ! deux calices ! et deux ostensoirs !

— Dieu soit loué ! Monsieur le curé, il y a une âme de plus au paradis !

Et Touénou raconte toute l'histoire.

— Bigre ! conclut le curé, vous n'êtes pas peureux, vous ! Je crois que si je l'avais rencontré, votre fantôme, j'aurais fait le signe de croix, retrouvé ma soutane et couru jusqu'à mon presbytère ! Et comment vous appelle-t-on ?

— On m'appelle Touénou-Sans-Peur !

— Eh bien, Touénou ! Figure-toi que tu as devant toi le curé le plus malchanceux de toute l'Auvergne !

— Pourquoi cela !

— C'est que justement ! Ropotou a choisi de s'installer dans ma paroisse ! Il est au château d'Auzon, d'où il a chassé monsieur le chevalier d'Allègre, marquis de Saint-Privat et sa fille, une bien jolie demoiselle, justement !

— Ha ! Ha ! fait Touénou. Une jolie demoiselle, dites-vous ? Dans ce cas, monsieur le curé, ce soir même le diable aura fui le château et quitté ce pays !

— Le ciel t'entende ! mon garçon. Sache tout de même que tous ceux qui ont tenté de délivrer le château, on les a vus partir, mais jamais revenir...

Je reviendrai ! dit Touénou. Laissez-moi seulement prendre mon sac !

Le château d'Auzon est bâti sur un éperon rocheux qui tombe à pic dans une petite vallée où coule un affluent de l'Allier qui s'appelle... l'Auzon. Pour y accéder, il faut grimper pendant une heure environ le long d'un chemin assez rude. En haut, la vue sur la vallée de l'Allier est magnifique !

Autour du château, rien ne bouge. Le pont-levis est baissé, la herse relevée. Touénou pénètre sans trembler dans la grande cour pavée. Ce qui frappe, c'est le silence. Un silence de tombeau. Même les oiseaux

ont fui. Dans le corps de logis principal, une petite porte est ouverte. Voici Touénou dans la cuisine...

Il n'y a personne, mais dans la cheminée une oie dodue achève de rôtir sur une broche. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il n'y a pas de feu dans la cheminée ! Pourtant la peau dorée de la volaille se cloque et grésille en rendant de la graisse.

Soudain la cuisine est pleine de petits diables tout noirs, affreux et cornus. Certains ont un groin de cochon. Ce sont les enfants que Ropotou a eu de la truie du château. D'autres ont une queue de cheval. Il y en a même un qui a un bec de canard ! Ils entourent Touénou, chacun poussant le cri de son espèce naturelle. Ils le pincement et le griffent et le piquent et lui donnent des coups de corne. Touénou ne sait comment se dégager...

— À table ! Tous !

C'est Ropotou. Aussitôt tout bruit cesse et chaque diabolotin gagne sa place à la grande table.

— Toi aussi ! Assieds-toi près de moi !

Le diable ne paraît pas surpris de voir Touénou. Pas trop fâché non plus.

— Mange de cette oie !

Ropotou jette dans l'assiette du jeune homme une aile bien viandue.

« Mangeons toujours ! se dit Touénou. On verra plus tard comment déloger tout ce vilain monde. »

Il va pour piquer sa fourchette dans la chair bien appétissante. Mais à peine a-t-il effleuré la peau craquelée que l'aile d'un coup se remplume et s'envole à travers la cuisine. Ceci provoque la joie bruyante des diabolotins et amène un sourire sur la bouche tordue de Ropotou.

— Je vois que tu es un hôte amusant, dit Touénou. Connais-tu encore d'autres tours de cette sorte ?

— En doutes-tu ? Vois-tu ce grand saloir en bois de chêne au fond de cette cuisine ? Je vais le faire disparaître sous tes yeux !

Ropotou, d'un simple geste d'une main lance une poignée de feu sur le long coffre de bois qui s'embrase et disparaît en fumée en quelques secondes.

— Pas mal ! dit Touénou. Mais on peut faire mieux !



Quand Ropotou entre dans la cuisine, Touénou s'y est déjà installé confortablement.

— Faire mieux ! Et comment ? fait le diable vexé.

— Sans feu et sans fumée !

— Essaie un peu, pour voir !

— Que dois-je faire disparaître !

— Voyons ! Voyons ! dit le diable en lorgnant tout autour de lui. Je vais te choisir quelque chose de facile ! Vois-tu ce grand buffet qui contient le linge ? On pourrait y loger un cheval ! Fais-le disparaître ! Et gare à toi si tu ne peux !

— Facile !

Touénou saisit son sac, s'approche du buffet et lui ordonne à voix basse :

— Entre dans mon sac, buffet !

Et le buffet tout entier se fourre d'un coup dans le sac magique...

— Diable ! dit le diable, très impressionné. Me montreras-tu de quoi est fait ce sac ?

— Avec plaisir, dit Touénou. Approchez donc, messire Ropotou !

Le diable s'approche, pas méfiant. Touénou ouvre le sac et crie :

— Saute dans mon sac ! diable.

Alors le diable se sent tiré, tiré vers le sac ! Il tente de résister de toutes ses forces diaboliques. Mais Touénou crie :

— Entre ! Entre dans mon sac !

— Laisse-moi ! Je te donnerai tout ce que tu voudras ! Je te donnerai de l'or ! Tout l'or qu'il te plaira de posséder !

— Je ne veux pas d'or ! Dans le sac !

Messire Ropotou est sur le bord du sac...

— Que veux-tu, à la fin ?

— Promets-tu de m'obéir ?

— Non !... Oui !

— Si tu me trompes, je t'enfermerai à jamais dans mon sac !

— Ça va ! ça va ! Je promets de t'obéir !

— Tu sortiras de ce château avec tous tes diabolins !

— Non !... Oui ! Oui !

(À chaque fois qu'il dit non ! il se sent tiré plus fort par le sac.)

— Tu t'éloigneras de cette contrée et jamais plus n'y reviendras !

— Non !... Oui ! Oui ! Oui !

— Jure, maintenant !

— Non !... Oui ! oui ! oui ! oui ! Je le jure ! Je le jure ! Mais dis-moi d'abord ton nom...

— Mon nom est Touénou-Sans-Peur !

C'est ainsi que Ropotou quitta le château d'Auzon suivi de tous ses rejets cornus, pour aller hanter le Bois du diable. C'est tout de même moins gênant, car personne n'y habite et même personne n'y va jamais, sauf une fois le gars Pipête, comme on s'en souvient.

Touénou-Sans-Peur revint au village où le curé l'attendait, entouré du chevalier Bruno d'Allègre, marquis de Saint-Privat et de sa charmante jeune fille.

Avez-vous deviné la fin de cette histoire ? Ou voulez-vous que je la raconte ?

D'accord ! Je raconte :

— Justement, dit le curé, monsieur le chevalier voulait marier sa fille...

— Si c'est avec moi, intervient Touénou, il y a une difficulté !

— Laquelle ??? répliquent en même temps la jeune fille, son père et le curé.

— C'est que j'ai juré de ne me jamais marier... qu'à celle qui au moins une fois m'aura fait peur !

Les choses n'allèrent pas aussi facilement ! La jeune fille avait beau s'affubler de draps, se couvrir de chaînes, se grimer en horrible vieille, se couvrir le visage de sang de poulet, Touénou-Sans-Peur ne faisait qu'en rire.

Un jour enfin, il ouvrit par curiosité le tiroir où elle serrait du linge. Frrot !!! Toutes les blanches colombes du colombier s'envolent et lui ébouriffent les cheveux !

— J'ai eu peur ! avoua Touénou.

— Je les y avais mises exprès ! dit la jeune fille.

Elle put ainsi épouser Touénou-Sans-Peur...

La neü vingé

Lou dzaï tsante

Et lou conte tsabé.

(La nuit est venue

le coq a chanté

et le conte est fini.)

LE MÉTAYER DE ROPOTOU

Vidalou, de Saint-Pardoux, en voici un à qui le travail ne fait pas peur ! Il est commis à la ferme Mazou et sa femme, la Jeanne-Marie, est servante. Ce Vidalou ! Toujours debout le premier et le soir, quand tout le monde va se coucher, il taille des sabots. Il les vend aux commis, aux valets et aux servantes de la ferme et même à ses patrons. Il économise ainsi chaque jour quelques deniers. Et douze deniers font un sol. Vingt sols font une livre tournois et trois livres font, miracle ! un bel écu d'argent...

Voici qu'un dimanche, Vaury, le commis du notaire de La Tour-d'Auvergne, dit au fermier Mazou :

— Votre sabotier veut-il toujours se faire propriétaire ? Il se peut que mon maître ait l'affaire qui convient.

Et il se met à ricaner.

Ce n'est pas que Mazou soit enchanté à l'idée que Vidalou s'en aille. Mais il fait tout de même la commission. Voici Vidalou devant le notaire.

— Parfait ! Es-tu toujours décidé à te mettre à ton compte ?

— Si je peux !

— Parfait ! Connais-tu la ferme Bozat ?

— Une grosse ferme dans la montagne avec de grandes terres... Je ne l'ai jamais vue.

— Parfait ! Elle est à vendre !

— Mais elle est trop grosse ! Jamais je ne pourrai !

— Parfait ! Combien as-tu ?

— Quatre-vingt-seize écus exactement !

— Parfait ! Signe ici !

Ce que le notaire ne veut pas dire à Vidalou, c'est le pourquoi d'un si bas prix et ce qui rend le propriétaire si pressé de vendre. Mais Vidalou s'en moque bien. Lui n'a qu'une hâte, s'installer sur sa terre.

Enfin il peut faire le tour de ses champs. Il suit le chemin du haut, d'où il peut découvrir toute l'étendue de son nouveau domaine. À la brèche d'une haie, assis sur la barrière d'un pré, un homme le regarde venir.

— Te voici enfin !

— Pardon ? dit Vidalou.

— Tu es bien Vidalou, le commis de la ferme Mazou ?

— Je suis Vidalou, non plus commis mais propriétaire de cette ferme que tu vois en bas et de ces terres où tu te trouves.

L'homme éclate de rire. Un drôle de rire, comme un grelot fêlé, comme une crécelle d'enfant, comme une vieille porte de placard. Vidalou le regarde mieux et il comprend tout d'un coup à qui il a affaire. Ce grand corps maigre, ce cou de poulet ; cette vilaine tête noire, cette barbichette gominée, ces yeux qui luisent comme des charbons ardents, c'est Ropotou et personne d'autre !

— Cette ferme et ces terres, pauvre sot, sont à moi depuis des siècles ! Celui qui te les a vendues s'est moqué de toi. Maintenant, déguerpis, avant que la moutarde me monte au nez !

C'est mal connaître Vidalou. Il n'a pas économisé sou après sou pendant plus de cinq ans pour se laisser reprendre ainsi ce qu'il a durement gagné. Mais que faire contre Ropotou ? « Il est aussi bête qu'il est méchant, se dit Vidalou, il faut donc ruser. »

— Je reconnais, messire Ropotou, que je me suis fait rouler ! Mais puisque me voici installé ici, je peux cultiver ce domaine pour vous. Nous partagerons la récolte. Je serai votre métayer.

— D'accord, dit Ropotou.

— Mais d'abord, il faut s'entendre, reprend Vidalou. Chacun la moitié, c'est bien. Mais quelle moitié voulez-vous ? Celle qui pousse au-dessous ou celle qui pousse au-dessus ?

— Pour moi, dit Ropotou, roi de l'enfer, je préfère ce qui vient sous la terre !

— Entendu ! Revenez dans quatre mois. Nous partagerons ce qui aura poussé.

Cette année-là, Vidalou sème de l'orge et du maïs dans ses champs, des artichauts et des citrouilles dans le potager, et lorsque Ropotou se présente pour prendre sa part, il ne reçoit que vilaines racines.

— J'ai choisi la mauvaise part. Mais j'ai compris ! L'an prochain, c'est moi qui aurai ce qui pousse au-dessus et tu te contenteras de ce qui vient dessous !

L'année suivante, Vidalou sème des carottes et repique des betteraves, plante des pommes de terre et fait pousser des asperges. Ropotou doit se contenter des feuilles et des fanes... Il est furieux !

— Tu t'es moqué de moi deux années de suite ! Tu t'es enrichi tandis que je n'ai pas pu tirer le moindre sol de ce qui m'est revenu. Tu peux te vanter d'avoir dupé le diable deux fois, mais il n'y aura pas de troisième fois, foi de Ropotou !

Et pour la récolte de l'année suivante, Ropotou exige que lui soit promis à la fois ce qui pousse dessous et ce qui pousse dessus !

— Comme il vous plaira, monsieur mon propriétaire ! dit Vidalou.

Et cette année-là il fait pousser des haricots et des petits pois, des

concombres et des cornichons, ainsi que des fraises et des tomates. Un peu avant la date convenue pour la visite de son stupide propriétaire, Vidalou cueille tous les légumes et tous les fruits, en prenant grand soin de ne pas abîmer les feuilles. Quand Ropotou arrive, enchanté à l'idée que cette année, il raflera tout, il ne reçoit que du feuillage absolument dépourvu de valeur nutritive...

— Cette fois, ça suffit ! Il faut que l'un de nous deux parte d'ici, s'écrie Ropotou.

— Certes ! répond Vidalou. Mais lequel des deux ?

— J'ai une idée ! dit le diable.

— Voilà qui est surprenant ! fait Vidalou.

— Mon idée, reprend le diable extrêmement vexé, est la suivante : présente-toi demain au petit jour au pont de la Chevrette, chevauchant la monture de ton choix. Si je peux nommer cette monture, tu devras partir. Si, au contraire, c'est toi qui découvres le nom de l'animal qui me portera, alors c'est moi qui partirai.

— Que vas-tu faire, mon pauvre homme ! se lamente la Marie-Jeanne. Nous n'avons qu'un âne, que messire Ropotou aura tôt fait de reconnaître ! Hélas ! Je crains bien qu'il ne faille préparer nos ballots !

— Cesse de geindre ! Et viens plutôt dans la chambre ! Maintenant, déshabille-toi !

— Ah ! bon ! dit Marie-Jeanne et elle ôte son tablier.

— Continue ! dit Vidalou.

— Ah ?

Elle dégrafe sa blouse et la désenfile.

— Comme cela ?

— Davantage !

Elle retire le jupon de dessus.

— Est-ce bien ainsi ?

— Non point ! Ôte tout !

Vous ai-je dit que la femme de Vidalou est plutôt petite et plutôt bien arrondie de partout ? Dès qu'il la voit toute nue, Vidalou court dans la cuisine et revient tenant à la main le grand seau de miel où est la moitié de la première récolte de l'année. Il plonge les mains dedans et en oint tout le corps de la Marie-Jeanne, tellement estomaquée qu'elle en perd momentanément l'usage de la parole ! Puis Vidalou saisit sur le lit la grosse couette de duvet d'oie et y plonge son couteau. Un nuage de plumes s'élève dans la petite chambre.

— Maintenant, danse ! crie Vidalou à la pauvre Marie-Jeanne et il l'entraîne dans une bourrée endiablée tout autour du lit, dans un grand tourbillon de plumes. Le résultat c'est qu'à la fin la Marie-Jeanne n'est qu'une grosse masse emplumée d'où ne dépasse même plus le bout du nez !

Ensuite, Vidalou court à l'écurie, coupe la queue de l'âne et l'attache

où il peut parmi les plumes. Entre les dents, il lui glisse un bridon, saisit son fouet et en route pour le pont de la Chevrette !

Vers 4 heures du matin, il se fait un grand bruit sur le chemin. C'est messire Ropotou qui surgit, chevauchant comme il fallait s'y attendre, la darue, cet animal fabuleux sorti tout droit de l'enfer. Elle grimpe aux arbres, court plus vite qu'un zèbre et croque les genoux des petits enfants.

La darue, tout le monde le sait, on peut écrire son nom, mais il ne faut jamais le prononcer. Si on veut la désigner à haute voix, il faut inventer sans prendre le temps de réfléchir, un nom à particule qui forme des rimes riches avec étalon et licorne.

« Voici donc le piège de Ropotou ! » se dit Vidalou.

— Je vous salue, messire Ropotou !

— Assez de singeries ! Nomme ma monture et parle fort, que je sois sûr d'avoir bien entendu !

— Mon pauvre monsieur Ropotou ! Tous les enfants d'Auvergne connaissent le vrai nom de votre monture !

— Répète-le donc, si tu es si malin !

— C'est un icalon de bigorne, dit Vidalou, sans avoir réfléchi. À mon tour, maintenant, de vous questionner !

Le rusé fermier siffle dans ses doigts. Sort aussitôt de son buisson la drôle de bête emplumée. La darue, qui en a pourtant vu d'autres en enfer, se cabre et pousse son horrible cri.

— Diable ! dit le diable. (Avez-vous remarqué qu'il le dit à chaque fois qu'il ne sait pas quoi dire d'autre ?) Cet animal a une queue d'âne, mais il la porte devant, tandis que les ânes l'ont derrière. Ce n'est donc pas un âne !

Il est gras comme un cochon, ajoute-t-il en tâtant, mais il a l'air chatouilleux alors que les cochons ne le sont pas.

Il a des plumes d'oie mais je ne lui vois pas de bec. Ça n'en est donc pas une !

— Le nom ! messire ! Le nom !

— Le nom, le nom ! Comment nommer l'innommable ?

— Alors, messire, vous avez perdu ! Quittez dans l'instant cette terre qui n'est plus vôtre.

Et Ropotou enfourche la darue, alias icalon de bigorne, et disparaît. On ne l'a jamais revu dans ce coin d'Auvergne, que Vidalou et Marie-Jeanne ont fait prospérer, entourés de beaux enfants qui aiment le miel.



PIERROU-BOUÉNOU

Quand on parle du petit Pierre de la mère Alamichel, chacun pense aussitôt : « Ah ! oui ! le pauvre bon à rien... » En effet, dans ce village de Croquefou, près d'Aurillac, le petit gars Pierrou passe pour être un peu demeuré. C'est vrai qu'il se laisse taquiner et même un peu bousculer par ceux de son âge. C'est vrai qu'il ne sait jamais quoi répondre quand une grande personne l'interpelle avec malice...

— Ho ! Pierrou ! As-tu point vu la clé de mon champ ?

— ...

— Pauvre Pierrou ! Si tu rencontres un jour le loup, jamais tu ne sauras l'attraper par la queue !

Et le petit Pierrou grandit, sous les moqueries pas très méchantes, pas bien gentilles non plus, de ceux qui se croient plus malins que lui. On l'a surnommé Pierrou-Bouénou, le bon à rien... Il n'est bon qu'à mener le béliet de la mère Alamichel. Elle est bien pauvre. On la plaint d'avoir la charge de ce grand benêt.

Il y a au village trois frères qui ont à peu près l'âge de Pierrou. Ces trois-là, à l'école, lui en ont fait voir ! Ils sont devenus les plus gros métayers de la paroisse. Ça ne les a pas rendus moins méchants. Le plus fort, c'est qu'ils se sont mariés avec les trois plus mauvaises filles de tout le diocèse ! Il paraît même qu'il y en a un qui se fait battre par sa femme ! Si c'est vrai, c'est bien fait !

Un jour l'une des trois femmes appelle Pierrou. Il revient de mener le béliet dans une bergerie voisine. Ce béliet, c'est la seule richesse de la mère Alamichel. Il a si bonne réputation qu'on le réclame dans toutes les bergeries. En échange de ses bons services, on remet à Pierrou un sac de pommes de terre ou une pièce de lard, parfois même un demi-jambon.

— Fais bien attention qu'il ne se fatigue pas trop ! recommande la mère.

Donc, la femme d'un des trois riches métayers appelle Pierrou.

— Aide-moi à porter mon baquet de lessive !

— Oui-da ! dit Pierrou, mais qui va tenir la corde de mon béliet ?

— Rentre-le dans la bergerie. Nul n'aura besoin de tenir la corde !

Pierrou-Bouénou n'y voit nulle malice. Il fait entrer son béliet dans

la bergerie du métayer, où se pressent au moins deux cents brebis... Puis il aide la méchante femme à porter sa lessiveuse de la cuisine, où elle a bouilli, jusqu'au lavoir dans la cour.

— Puisque tu es là, porte donc ces sacs de grain dans le grenier ! Ensuite, tu verseras la pâtée dans l'auge des cochons !

Quand c'est fait, elle lui ordonne encore de tourner la meule pour aiguiser tous ses couteaux et pour finir, trier un gros sac de lentilles...

Pendant tout ce temps, le pauvre béliet s'affaiblit les reins !

Croyez-vous qu'en échange de ses bons services, Pierrou sera au moins gentiment remercié ? Croyez-vous que pour tous ces jolis petits agneaux qui vont naître dans cinq mois on lui remet seulement quelques œufs frais pondus ? Rien ! Pas même un mot aimable.

— Va-t'en maintenant ! Tu m'encombres...

Le lendemain, le béliet tousse. Le surlendemain il meurt d'une fluxion de poitrine !

— Mon pauvre Pierrou-Bouénou ! se lamente sa vieille mère qui a découvert toute l'histoire. Tu ne pourras jamais, si tu rencontres le loup, l'attraper par la queue ! Qu'allons-nous devenir, maintenant que nous n'avons plus le béliet ?

Pierrou est bien triste. Il part dans la forêt faire un fagot. Voilà qu'il se met à pleuvoir à verse. Heureusement, il y a un gros arbre bien feuillu là-devant. Pierrou court à l'abri.

À peine adossé au grand chêne, il entend, au-dessus de sa tête, un drôle de bruit ! Il se retourne. Un animal descend le long du tronc de l'arbre, s'accrochant avec peine à l'écorce, reculant prudemment, la queue la première...

— « Est-ce un chien ? se dit Pierrou. Avec cette forte queue grise ? Ou bien, est-ce... est-ce... un loup ? »

C'est un loup ! qui descend, qui descend... déjà sa queue effleure la tête du pauvre Pierrou !

Alors Pierrou, notre Pierrou-Bouénou se souvient de cette phrase qu'on lui a souvent dite à propos du loup :

« Je vais leur montrer si je ne suis pas capable d'attraper le loup par la queue ! »

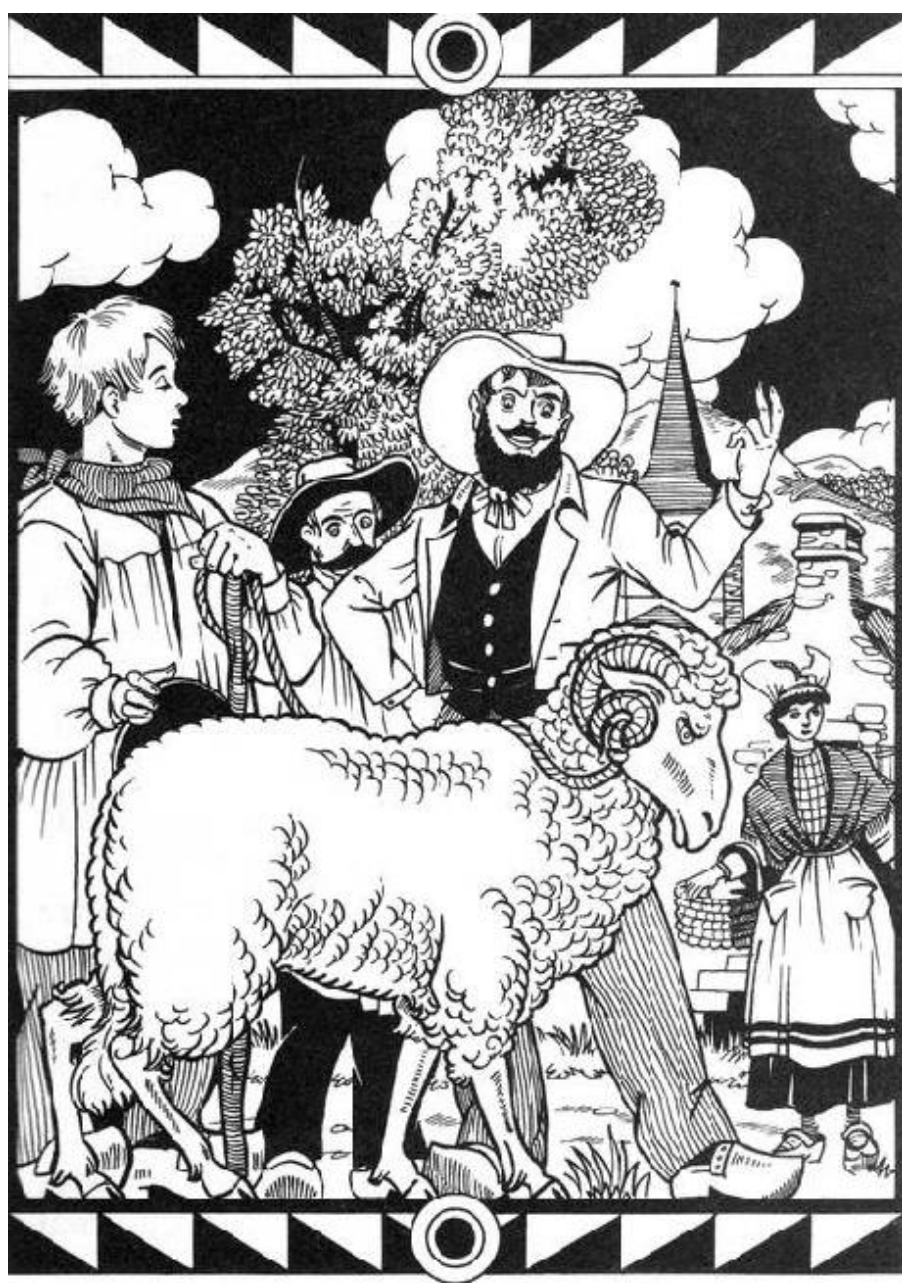
Il n'hésite pas ! Il attrape le bout de la queue grise et tire un bon coup ! Patatras ! Le loup dégringole et furieux, veut se retourner et mordre l'imprudent. Mais, comme vous le savez – si vous ne le savez pas, apprenez-le ! – un loup fermement tenu par la queue ne peut se retourner assez pour mordre. Ce qu'il faut, c'est ne pas lâcher la queue !

Ainsi Pierrou, tirant son loup par la queue, le ramène au village, semant l'épouvante sur son passage.

— Tu vois ! dit-il à sa mère, je ne suis pas si niais ! J'ai même une idée pour tirer, grâce à ce loup, vengeance pour notre béliet !

Et Pierrou enferme bien soigneusement son loup dans la soue à cochons, vide hélas ! depuis si longtemps.

Le lendemain, Pierrou-Bouénou traverse le village, tenant au bout de sa corde... le bélier qui fait de si beaux agneaux, encore plus vif, encore plus fringant que d'habitude ! Il le conduit directement chez les méchants métayers. Les trois frères sont justement ensemble dans la cour.



*Pierrou-Bouénou traverse le village tenant... le bédier
par la corde.*

— Te voilà ! Pierrou-Bouénou ! Veux-tu encore que je tienne la corde de ton béliet ?

Les trois gros malins rient en se tapant sur les cuisses.

— C'est ma mère qui m'envoie dire qu'elle n'a plus de châtaignes à griller et qu'elle cédera notre béliet à qui lui en donnera un plein sac !

— Un plein sac de châtaignes contre un si chétif béliet ! Tu n'y penses pas, Pierrou Bouénou ! Je vais te donner un demi-sac de pommes rabougries et c'est déjà bien trop !

— Faites comme vous voudrez ! dit Pierrou-Bouénou.

Il repart peu après, portant un vieux sac moisi à demi plein de pommes véreuses...

— Je vais, dit le plus âgé des frères, mettre cette nuit ce superbe animal dans ma bergerie, car c'est moi l'aîné. Demain, mon cadet, ce sera ton tour et après-demain le tour de notre benjamin !

Ainsi fut fait.

Le lendemain, quand le cadet vient chercher le béliet, il est surpris de trouver le bel animal tout seul dans la bergerie.

— Mon frère a dû mettre tôt ce matin les brebis au pré pour laisser le béliet se reposer ! Ce qu'il est beau, cet animal ! Il me paraît deux fois plus gros qu'hier !

Le surlendemain, le benjamin se rend à son tour chez le cadet.

— Tiens ! se dit-il, le cadet a mené tôt ses brebis au pré ! Ah ! la belle bête ! Elle me paraît trois fois plus grosse qu'avant-hier !

Voici le béliet dans la troisième bergerie ! Le plus jeune des frères s'éloigne. Il se frotte les mains en pensant à tous ces agneaux que cela va faire... Restons un peu pour voir comment ça se passe !

Ce n'est pas croyable ! Le béliet, d'abord, reste dans un coin et observe. Toutes les brebis se tassent dans le fond de la bergerie et le regardent, muettes de stupeur ! On n'entend que le bruit des sabots du métayer qui s'éloigne dans la cour... Dès que ce bruit cesse et que la porte de la cuisine a claqué, le béliet se jette sur la brebis la plus proche en salivant et en se léchant les babines. D'un seul coup de gueule, il l'égorge et aussitôt la dévore, ne laissant pas même la laine !

Avez-vous compris ? Non ? Alors regardez encore !

Après avoir dévoré la première brebis, le béliet pousse un soupir, fait un rot, se lèche les babines et se jette sur une autre, qui subit exactement le même sort que la première ! Et ainsi de suite pendant tout le reste de la nuit...

Vers le matin, il n'en reste plus que quelques-unes à croquer. On voit bien que la bête a moins d'appétit. Surtout, sa panse est si gonflée qu'à coup sûr, elle va éclater ! Et c'est ce qui arrive ! Voici soudain que la peau du béliet se craque à l'endroit du ventre le plus gonflé et se défait comme une couture de pantalon qui cède... Ce qu'on aperçoit à travers la décousure – cette fois, vous avez deviné ! – c'est le pelage

gris du loup que Pierrou-Bouénou a su attraper par la queue ! Son idée de vengeance, c'était de coudre sur le loup bien vivant la dépouille du beau bélier mort !

Avec sa gueule, le loup achève maintenant de se débarrasser de son déguisement. Les brebis qui restent, lorsqu'elles l'aperçoivent tout nu, se mettent à bêler au loup ! Le métayer accourt ! Trop tard ! Il arrive juste à temps pour apercevoir messire loup fuyant par-dessus la barrière. Il tient dans sa gueule une brebis égorgée qu'il emporte pour le voyage !

Quand les trois frères comprennent qu'ils ont été joués par Pierrou-Bouénou, ils décident d'aller le battre jusqu'à ce que mort s'ensuive !

Pierrou est grimpé dans un arbre. On se doute bien qu'il guette le chemin de la métairie. Pour passer le temps, il finit de tailler un sifflet en bois de buis. Lorsqu'il aperçoit les trois frères qui accourent avec leurs gros sabots, il descend vite de son arbre et dit à sa vieille mère :

— Les voici qui viennent pour se venger. Mais si vous faites bien tout ce que je vous dirai, c'est encore nous qui nous revengerons ! Il faut que vous vous allongiez de tout votre long sur les planches de la cuisine, comme si vous étiez morte !

Lorsque les trois métayers font irruption dans la maison, ils manquent trébucher sur la vieille, étendue en travers de sa cuisine.

— Hélas ! mes pauvres messieurs ! Ma vieille vient tout juste de trépasser ! La voilà déjà raide !

Les trois frères ne savent pas trop quoi dire. Encore moins quand Pierrou sort de sa poche le sifflet qu'il vient de finir de tailler et se met à souffler dedans de toutes ses forces, presque dans les oreilles du prétendu cadavre.

— À quoi riment ces coups de sifflet que tu lui cornes dans la tête ?

— C'est pour la faire revenir ! Car c'est un sifflet magique. Ma vieille, qui était sorcière l'a ramené du sabbat. Il a le pouvoir de faire revenir les morts !

— Tu te moques ! Ta vieille ne reviendra pas ! Et tant mieux ! car ainsi personne ne nous empêchera de te châtier comme tu le mérites, pour avoir été cause de la perte de toutes nos brebis !

— Voyez ! Comme elle remue déjà les doigts de pieds...

La vieille se met aussitôt à remuer les doigts de pieds.

— ... et comme elle grimace, car il lui déplaît de ne pas demeurer au paradis...

La vieille fait une horrible grimace !

— ... et comme elle se redresse et danse cette bourrée, elle qui était percluse de rhumatismes...

Et ce diable de Pierrou siffle un air guilleret dans les oreilles de la pauvre vieille, qui danse maintenant dans sa cuisine devant les trois

frères ahuris de surprise.

— Écoute ! dit l'aîné. Nous étions venus avec l'intention de te pendre et de mettre le feu à ta masure. Mais nous te ferons grâce si tu nous donnes ce sifflet magique !

— Il est de trop grand prix ! s'écrie la vieille, tout à fait ressuscitée.

— Alors, dis ton prix !

— C'est le prix que coûte un fort bélier de deux ans !

— Tope-là ! Marché conclu !

Tout contents, les trois frères s'en retournent à leur métairie.

— Nous voici assurés de vivre éternellement, dit l'aîné. Si l'un de nous vient à mourir, les autres lui siffleront dans les oreilles aussi fort qu'il faudra pour le faire revenir.

— Et si nous faisons tout de suite l'essai de ce sifflet ? proposa le cadet.

— Comment cela ? s'inquiètent les deux autres.

— Courons chez nos femmes, qui sont aussi méchantes avec nous que nous sommes rudes avec elles, et tuons-les pour les impressionner ! Lorsque nous les aurons ressuscitées, elles seront plus dociles !

Et chacun, une fois rentré à la maison, tue sa femme à coups de hache, après l'avoir épouvantée.

Après quoi ils ont beau s'époumoner, l'un après l'autre, à siffler dans les oreilles des malheureuses, aucune ne revient de l'enfer où elles sont allées tout droit.

Bouénou ne s'attendait pas à les voir revenir si vite. Lorsqu'ils pénètrent dans la cuisine, après avoir enfoncé la porte, il est occupé à faire sonner sur la table les belles pièces d'or reçues en échange du sifflet magique... Il est saisi, bourré de coups et fourré dans un sac avec pour seule compagnie une grosse pierre de lave.

— Je suis perdu, se dit Pierrou. Ils vont me noyer !

Il ne se trompe pas. L'intention des trois brutes est de le jeter dans la Jordanne, depuis le petit pont sur la route d'Aurillac.

La route est longue et le sac bien lourd. Sans compter que Pierrou gigote et bourre le dos du porteur. Une demi-lieue avant le pont, il y a une auberge. On décide de souffler un peu et boire un coup à l'ombre. Le sac est laissé devant la porte.

Messire Ropotou vient à passer sur le chemin. Il aperçoit ce sac qui gigote et qui parle.

— Y a-t-il quelqu'un là-dedans ?

— Oui ! Moi !

— Qui ? Toi.

— Je suis le prince Pierre-le-Bon et j'ai été enfermé dans ce sac par les trois frères d'une jeune princesse qui veulent m'obliger à me

marier avec elle !

— Est-elle laide et vieille ?

— Non ! Elle est très belle et très jeune !

— Alors, de quoi te plains-tu ?

— De ce qu'elle est blonde et douce ! Je n'aime que les brunes violentes.

— Quant à moi, dit Ropotou, je préfère les blondes !

— Alors, libère-moi et prends ma place !

Ce qui fut dit fut fait.

Les trois frères sortent de l'auberge, égayés par quelques pichets de vin gris. Pierrou-Bouénou est déjà loin. Il a soigneusement refermé le sac qui pèse toujours aussi lourd mais ne gigote plus.

— On dirait que tu t'es résigné à ton sort ! dit l'aîné.

— Hi ! hi ! hi ! fait Ropotou en se retenant de rire trop fort...

Peu après, les voici rendus au pont.

— Nous voici rendus ! dit le cadet.

— Il te faut subir ton destin ! ajoute le benjamin.

— Hi ! hi ! hi ! répond Ropotou en basculant par-dessus le parapet...

Le lendemain est le jour de l'enterrement des trois épouses. En rentrant du cimetière, les trois frères, assez penauds, n'en reviennent pas encore de s'être laissés à ce point posséder par un Pierrou-Bouénou !

Ils manquent tomber raides morts lorsque, passée la croix des Quatre-Chemins, ils se trouvent nez à nez avec... le fantôme de Pierrou, tenant au bout d'une longe le fantôme du bélier mort !

— Est-ce bien toi ?

— Oui ! C'est bien moi !

— Ne t'avons-nous point vu hier, couler à pic dans la Jordanne ?

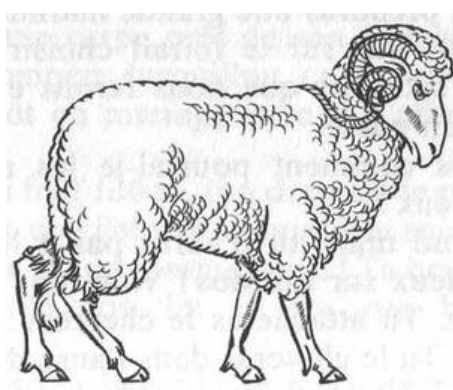
— Vous m'y avez vu ! J'y étais encore ce matin. Mais je suis revenu livrer à ma vieille le bélier dont on m'a fait présent sur le foirail-du-fond-des-eaux.

— Il y a d'aussi belles bêtes sur ce foirail ?

— De bien plus belles encore ! Il y a toute une place avec des chevaux magnifiques qui piaffent d'impatience d'être ramenés à la surface de la terre.

— Alors, mon cher Pierrou, fourre-nous dans ces trois sacs et jette-nous dans la rivière juste au-dessus du foirail des chevaux. Tu nous dois bien cela !

Il faut croire que les trois métayers se sont bien plu sur le foirail des chevaux, car jamais nul ne les a revus.



JEAN-LE-NIAIS

C'est l'histoire de Joïon Nesci, ce qui veut dire en auvergnat Jean-le-Niais. Voici pourquoi ce surnom lui fut donné :

Un jour, sa mère qui n'est pas riche, lui dit :

— Mon Jean, c'est la foire d'Ariane. Je ne peux y aller à cause de mon genou enflé. Habille-toi et vas-y. Tu feras deux achats : d'abord tu te rendras chez le quincaillier Allègre, tu lui prendras une grande marmite neuve. Ensuite, tu iras sur le foirail choisir un chevreau de six mois que nous ferons engraisser comme l'an passé.

— Mais comment pourrai-je les rapporter tous les deux ?

— Grand niais, tu n'auras pas à les porter tous les deux sur ton dos ! Voici une corde et une longe. Tu attacheras le chevreau. Et voici un bâton. Tu le glisseras dans l'anse de la marmite. Ainsi tu ne seras pas encombré pour marcher.

Joïon Nesci s'en va tout content. Il achète la marmite. Il choisit le chevreau. Là-dessus, il a soif. Il entre à l'auberge, boit un bon coup de vin en mangeant une platée de marrons. Il ressort de belle humeur. « Comment au juste, la mère m'a-t-elle dit de faire ? » Il réfléchit, le niais, puis il attache le bout de la longe à l'anse de la marmite. Le chevreau, il lui passe la corde autour du cou et l'accroche au bout du bâton !

Quand il arrive au village, la marmite neuve, qui a rebondi sur tous les cailloux du chemin, est aussi cabossée et trouée que l'ancienne. Le chevreau, pendu au bout du bâton, est crevé.

Une autre fois, la mère l'envoie encore à Saint-Amand pour qu'il vende une grande pièce de drap qu'elle a tissée pendant l'automne et tout l'hiver.

— Exige le juste prix et ne te laisse pas embobiner par tous les bavards et les beaux parleurs qui te feront des compliments pour t'endormir.

Voici Joïon sous la halle aux toiles, muet comme une carpe près de son étalage. Vient à passer compère Jacquillou, celui qui va se mettre bientôt en mariage avec la Catherine Barriez.

— Ma foi ! Joïon, ton drap est le plus fin de tous ceux que j'ai vus aujourd'hui sous la halle. Avec cela, blanc comme neige ! Ta brave mère a bien choisi son lin et n'a pas bâclé son ouvrage !

— Tais-toi, bavard ! Je n'écoute pas ce que tu me dis, réplique seulement Joïon et il tourne le dos à ce pauvre Jacquillou, très contrarié car sa Catherine lui a justement dit d'acheter une aune de drap.

Un peu plus tard, c'est la demoiselle Héliodie, une petite paysanne que la comtesse a recueillie. Elle vit au château comme dame de compagnie.

— Bonjour, mon bon Joïon. Tu t'es levé bien tôt ce matin pour être déjà à ton commerce à cette heure ! Est-ce que ta chère maman va bien ? Son genou la fait-il toujours autant souffrir ?

Pour toute réponse, Joïon fait... Jff... !!!, hausse les épaules, croise les bras par-dessus la tête de l'aimable demoiselle.

— Je t'achèterai du drap quand tu seras plus poli, Joïon Nesci !

Ainsi toute la journée.

— Ce drap-là n'est pas pour toi parce que tu es trop bavarde ! rétorque-t-il même à une brave vieille qui lui a seulement dit :

— Bonjour, Joïon !

Resté seul sous la halle avec tout son drap, le niais se fait du souci : que va dire sa mère, qui a tant besoin de cet argent pour payer la redevance à la comtesse de Poulargues ? Il replie ses cinq aunes de drap et va pour reprendre le chemin du retour. Devant l'église, il se dit qu'une petite prière l'aidera certainement à trouver une solution.

C'est une très vieille église, toute sombre. Joïon s'avance dans l'ombre et distingue dans une chapelle à droite, un grand monsieur qui le regarde :

— Voici peut-être un client ! se dit Nesci.

Il s'approche et présente son coupon au beau monsieur :

— J'ai du drap à vendre, messire !

Le monsieur ne bouge pas ! Mais Joïon distingue, maintenant que ses yeux sont accoutumés à l'obscurité, qu'il étend les bras devant lui.

— C'est donc qu'il en veut, se dit Joïon et à lui je peux vendre sans crainte car ce n'est pas un bavard. Tenez, messire, tout est à vous !

Il pose sa pièce de drap sur le bras tendu de l'autre.

— Et cela ne vous coûtera que cinquante écus !

— ...

— Je disais donc que le prix qu'il faut payer pour ces cinq aunes de drap est cinquante écus.

— ...

— Est-ce le prix, messire qui vous paraît trop gros ou le drap qui n'est pas assez fin ?

— ...

— Ah ça ! Messire, voulez-vous bien me répondre, ou faut-il que je me fâche pour de bon ?

— ...

— Votre intention est donc de me voler, méchant homme ! Je ne me laisserai pas faire ! Parlez, ou vous tâterez de ma trique !

Naturellement, la statue reste muette. Joïon Nesci, furieux, lève sa trique et en assène un violent coup sur la tête du saint. Je crois que c'était saint Gerbert ! La tête de ce saint est en plâtre. Elle est creuse car elle sert de tronc où les gens pieux glissent quelques pièces lorsqu'ils veulent que le saint leur rende un service.

Il faut croire que ce saint rend souvent des services, car sous le coup, la tête éclate, et cent pièces au moins se répandent sur les dalles de l'église, cent pièces d'un sol qui font bien cinq livres tournois, un écu et demi !

— C'est la mère qui sera contente, se dit Joïon Nesci, en ramassant les pièces éparpillées, sans s'inquiéter davantage si le saint n'a pas trop mal à la tête.

Quand Joïon Nesci a vingt-six ans, sa mère décide de le marier.

— Aucune fille d'ici ne te voudra, mon pauvre Joïon Nesci, va plutôt voir du côté de Beurières où habite Géraud Cantaloube ! Il a au moins douze filles. Il s'en trouvera bien une assez sottre pour ne pas s'apercevoir que tu n'es qu'un pauvre Joïon Nesci.

— Mais que faudra-t-il que je fasse ?

— Il suffit d'être aimable avec toutes, de les faire rire, aussi souvent que tu peux, surtout la jeune fille que tu auras choisie, mais fais rire aussi la mère, cela aide.

Joïon Nesci se rend à Beurières ! Il demande la ferme de Géraud Cantaloube. Il entre. Toute la famille est rassemblée car la vieille tante Clémence est morte la veille. Elle est dans son cercueil encore ouvert, posé sur deux tréteaux au milieu de la salle. Tout le monde est là, en habits de deuil. On renifle et on pousse des soupirs, en attendant l'heure de l'enterrement.

« Comment au juste, la mère m'a-t-elle dit de faire ? »

Et voilà qu'il se met à faire le pitre, à dire des bistouilles, à faire des grimaces sous le nez de tout le monde, et surtout de la plus maigre des douze filles. C'est elle qu'il préfère.

— Qu'est-ce que c'est que ce fou ? gronde Géraud Cantaloube.

Il le saisit par le col et par le fond de la culotte et le jette dehors.

Trois mois plus tard, sa mère lui dit :

— Ils ont peut-être oublié ta sottise ! Retourne à Beurières mais cette fois, fais bien attention qu'il n'y ait aucun mort dans la maison !

Joïon Nesci arrive à la ferme. Toute la famille est assemblée dans la cour. Sur une table à tréteaux, il y a une forme allongée.

« Bon, se dit Joïon, ils ont encore perdu un parent. Il ne s'agit pas cette fois d'en rire. »

Il se met à meugler comme une vache qui a perdu son veau. Il

s'accroche en sanglotant au cou de chaque demoiselle, leur mouille le col, se mouche dans leur corsage !

— Hélas, quel malheur ! pauvre famille ! Avoir perdu un si bon parent !

Et il se tourne vers les tréteaux pour essayer de reconnaître le parent. C'était le cochon qu'on avait tué le matin même !

La mère Cantaloube – qui est un peu grosse – se vexe énormément et chasse Joïon à forts coups de balai.

Joïon Nesci va trouver la Meyneylo. C'est la sorcière de la source de la Trouvée. Elle dort sur un lit de chardons dans une cabane sans toit au milieu de la forêt.

— Meyneylo ! Je veux plaire à la Martine Cantaloube, mais je n'y arrive pas.

— Quels présents m'as-tu apportés ?

— Aucun !

— Pauvre niais ! Tu dois savoir qu'une sorcière ne prête pas ses pouvoirs si on ne lui offre d'abord un présent. Reviens me voir avec un panier garni de lard maigre et de lard gras, de douze douzaines d'œufs et d'un lapin tué de la veille, de six fouasses, et d'une grosse part de clafoutis, avec un coulis de crème fraîche.

— Est-ce tout ? demande Joïon Nesci.

— Non ! Il me faut encore une boîte d'allumettes, et un paquet de pinces à linge !

Le lendemain, Joïon Nesci revient trouver la sorcière avec le panier garni.

— Tu n'as pas oublié les allumettes au moins ? Bon ! Voici ce que tu devras faire :

Trois jours de suite, tu sortiras tout nu avant l'aube et tu iras en courant jusqu'au lavoir qui est à l'entrée du village. Tu te plongeras dans l'eau et tu te frotteras avec de la cendre jusqu'à ce que ta peau rougisse. Et n'oublie pas de rincer ! Les trois jours suivants tu y retourneras, mais tu te contenteras d'y plonger les pieds. Le sixième jour, tu iras trouver le tondeur de brebis et tu lui feras couper toute cette tignasse qui te pend jusqu'aux genoux, ainsi que cette barbe où sont nichés au moins six couvées de pinsons et deux couples de corneilles. Le septième jour, derrière ta maison, tu feras un tas de tes vieilles nippes et tu y mettras le feu. Tu prendras soin de ne pas respirer la fumée. Le huitième jour, tu croqueras le matin à jeun un radis noir, le midi, tu goberas une treizaine d'œufs de cailles. Le soir, tu jeûneras. Le neuvième jour, tu mettras ton habit du dimanche. Tu te présenteras à la ferme Cantaloube et tu parleras à ta belle. Et surtout, de la douceur ! N'oublie surtout pas ! Montre-lui de la douceur !

Joïon Nesci remercie la Meyneylo. Tout ce qu'elle lui a prescrit, il le

fait sans rien omettre. Et le neuvième jour, qui est un dimanche, Joïon dit à sa mère :

— Je crois bien que j'ai tout fait, mais quelle douceur pourrais-je bien lui donner ?

— Ça n'est pas difficile, dit la mère, prends ce pot de miel que tu lui montreras avant même de l'approcher. Elle sera déjà tout amadouée.

Voilà Joïon Nesci en route pour le village de sa belle, son pot de miel à la main.

Comme on est dimanche, tout le monde à Beurières est à la messe.

Joïon Nesci met le pot de miel dans une grande poche qu'il a dans le dos de sa jaquette. Il se met bien en vue de sa belle et attend que la messe se passe. Au bout d'un moment, l'idée lui vient de faire signe à la belle Martine.

« Je vais lui montrer où j'ai mis la douceur que je lui donnerai », se dit-il.

Il lui fait quelques œillades puis il se retourne et du doigt montre l'endroit, au bas de son dos, où est le miel !

La Martine écarquille les yeux et détourne la tête.

« Elle n'a pas bien vu », se dit Joïon.

Il se tourne à nouveau et se tapote le bas du dos c'est-à-dire le derrière, pour lui faire bien comprendre...

Le père et la mère Cantaloube ont vu le manège et ce qu'ils en comprennent ne les met pas de bonne humeur.

À la sortie de la messe, ils se jettent tous les deux sur le pauvre Joïon Nesci, le traînent jusqu'à la mare et le jettent au milieu des canards dans l'eau couverte de lenticules.

— Et ne remets plus les pieds chez nous, espèce de malotru !

Voici pourquoi Joïon Nesci fut obligé de rester vieux garçon.



LA ROBE DE LA MARIÉE

Jeanneton va se marier, la belle Jeanneton du bourg de Nessayres. C'est Touénou qu'elle a choisi. Le gars Touénou fait plus d'un jaloux !

La date est fixée. Ça sera le mardi de Pâques. Tant pis s'il fait un peu frisquet ! On se réchauffera en dansant !

Juste un mois avant, Jeanneton se lève toute joyeuse. Aujourd'hui, Touénou l'emmène à la foire de Saint-Flour. Elle y veut acheter les étoffes qui serviront à confectionner sa tenue de mariée. La mante sera de velours noir, la robe de satin vert et d'un autre vert la soie du tablier. Jeanneton sait ce qu'elle veut !

Sur le foirail, pas question pour Touénou de traîner au cul des bœufs gras ou admirer les beaux béliers aux cornes ornées de cocardes.

— J'irai devant et tu me suivras ! a dit Jeanneton.

Elle va d'abord chez l'orfèvre où l'on choisit les alliances ; puis chez le ferblantier, où l'on prend un jeu complet de casseroles ; chez la mercière qui a de si beaux rubans et enfin chez le drapier. Il a tout son temps. Il étale sur sa longue table autant de coupons d'autant d'étoffes qu'on peut en convoiter...

Si Touénou trouve le temps long, il ne le dit pas. Sur le chemin du retour, comme il presse le pas, Jeanneton le moque :

— Qu'est-ce qui te fait si pressé ? Est-ce la nuit qui tombe ? Crains-tu de rencontrer Ropotou ?

— Tais-toi ! Jeanneton ! Il ne faut jamais dire ce nom à voix haute car le diable peut croire qu'on l'appelle et accourir !

— Es-tu assez nigaud ! mon Touénou. Le diable se fiche bien de nous. Nous sommes trop peu ! Même si je l'invoquais, il ne se dérangerait pas !

— Je préfère tout de même que tu ne prononces pas le nom de Ropotou !

La route grimpe durement au sortir de Saint-Flour. Touénou, qui porte les ballots de tissus et les casseroles, souffle un peu. Voici enfin le sommet. On n'a plus qu'à se laisser descendre jusqu'à Nessayres. Sur le haut de la côte, quelques maisons, aux portes et volets clos, sans lumière à l'intérieur. C'est la Baraque de l'Enfer. On ne connaît pas l'explication de ce drôle de nom.

— C'était moins lugubre ce matin, dit Touénou.

Il est soulagé de sentir sous ses pas le chemin qui plonge tout droit sur le bourg où on les attend.

Les fiancés dévalent d'un bon pas le chemin qui les ramène à leur logis. La nuit est maintenant complètement tombée. Peu importe ! Dans moins d'une heure ils seront rendus.

Tout à coup, Jeanneton pousse un cri. Et la voilà qui se met à pleurer.

— Quoi ? mais quoi donc ? s'empresse Touénou.

— Hélas ! À la mercerie, j'ai oublié les pelotons de fil vert pour coudre ma robe !

— Est-ce si grave ? Tu trouveras bien au village ce qu'il te faut de fil vert.

— Pas du tout ! Jamais je ne trouverai le fil exactement assorti à la couleur de mon étoffe ! Et cela me portera malheur !

— Toi qui ne crains pas celui dont nous parlions tout à l'heure, tu ne vas pas croire à pareilles fariboles !

— Touénou ! Il faut retourner ! Si la boutique est fermée, tu tambourineras à l'huis jusqu'à ce qu'elle ouvre, cette sotte marchande qui n'a même pas songé à me demander si j'avais besoin de fil !

— Mais ! Jeanneton ! Nous n'allons pas refaire tout ce chemin !

— Si ! Nous le referons ! Et si tu ne m'accompagnes pas, j'irai seule !

— Le ferais-tu ? Serais-tu assez intrépide ?...

— Oui ! Je le ferais ! Car je suis prête à tout pour avoir ce fil ! Je le prendrais même des mains de Ropotou !

— Malheureuse ! Tais-toi ! Et puisque tu le veux, retournons à Saint-Flour !

Ils remontent donc la côte en silence, chacun un peu fâché de l'autre. Et voici qu'au moment où ils parviennent aux Baraques d'Enfer, Jeanneton, qui va la première, s'arrête. Elle se penche et ramasse quelque chose sur la route.

— Touénou ! Vois ce peloton de fil vert ! C'est exactement celui de la couleur qu'il me faut !

— C'est pourtant vrai ! C'est à croire à quelque magie !

— Voilà une fameuse aubaine, mon Touénou ! Plus besoin de redescendre jusqu'à Saint-Flour !

— Mais ce peloton ne t'appartient pas ! Il est sans doute à une ménagère de ce hameau. Elle le retrouvera demain matin si nous prenons soin de le poser sur cette grosse pierre !

— Tant pis pour elle ! Ce serait trop bête de ne pas en profiter ! Et pour elle, Saint-Flour est à moins d'une demi-lieue !

Touénou est fatigué par toutes les courses de la journée. Il est maintenant si tard que, pour sûr, leurs parents doivent commencer à s'inquiéter et peut-être à le suspecter, lui Touénou, de quelque malhonnêteté envers sa fiancée... D'accord pour ramasser le peloton !

On le fourre dans le cabas de la jeune fille.

Dès le lendemain matin, la couturière du village se met à l'ouvrage. Elle a deux apprenties qui tirent l'aiguille presque aussi bien qu'elle. Il leur faut à peine une semaine pour venir à bout de l'ouvrage, qui est magnifique et fait l'admiration de toutes les commères. Le fil à coudre provoque des commentaires élogieux, tant il est bien assorti au satin de la robe...

Voici le grand jour ! Tôt dans la matinée, les carrioles amènent sur la place de l'église les invités des deux familles. Ils sont plus de cinquante. Parmi eux beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles.

Le temps est superbe. Les cloches sonnent à toute volée. La fiancée va sortir de la maison. Les deux garçons d'honneur courent au poulailler des parents et s'emparent de deux poules. Ils les ornent de rubans et les suspendent à un bâton. Ils vont les porter ainsi, en tête du cortège, juste derrière les trois musiciens, le violoneux, le vielleux et le cabretaire. C'est la coutume de la « poulaille ». On mangera les poules le dimanche qui suit les noces.

La belle fiancée passe devant le village assemblé, superbe dans la belle robe verte, au bras de son père, qui n'est pas peu fier ! On entre dans l'église.

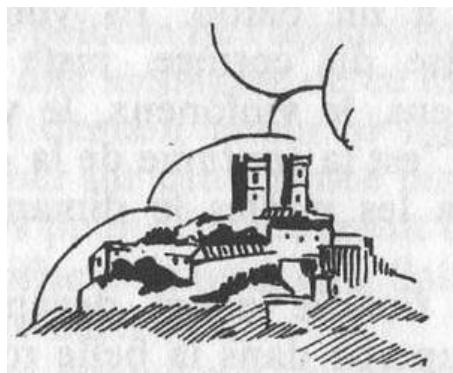
Jeanneton plonge ses doigts dans l'eau bénite. Que se passe-t-il ? Un brouhaha se fait entendre autour d'elle. Un cri de femme et encore d'autres cris !

La robe, la belle robe tombe en pièces ! Et Jeanneton toute blanche dessous...

Le fil vert, le peloton de fil ramassé sur la route, ce n'est pas une ménagère qui l'a perdu !

C'est messire Ropotou qui l'y a mis exprès, puisque Jeanneton l'a nommé ! Mais le contact de l'eau bénite ne convient pas à Ropotou ni à rien qui vienne de lui. Le fil vert s'est tout bonnement désintégré !

Imaginez le chagrin et la honte de Jeanneton ! Il a fallu remettre la noce à plus tard. Il paraît que Touénou, bon garçon, l'a bien consolée.



LE PETIT PÂTRE DE BELLIAC

Voici la légende du petit pâtre de Belliac. Dans toutes les légendes il y a une part de vérité historique. On le sait, mais bien souvent il est impossible de retrouver les lieux exacts, les noms des personnages et les dates des événements qui ont donné naissance à la légende. La légende du pâtre Gerbert est une exception, car l'histoire du véritable Gerbert est bien connue : il est devenu pape en 999, sous le nom de Sylvestre II.

La Jordanne prend sa source dans les monts du Cantal et coule en direction du sud-ouest. Elle baigne Aurillac, puis se réunit à la Cère, qui est elle-même un affluent de la Dordogne. Peu avant Aurillac, la Jordanne coule à Belliac, petit village où les paysans élèvent surtout des moutons que les pâtres mènent paître sur les pentes des monts de la Haute-Auvergne.

— Gerbert ! viens jouer au carri-mani !

Le carri-mani, c'est le nom du jeu de marelle, ici, en Auvergne. Mais Gerbert ne bouge pas. Il préfère rester seul à l'écart des autres enfants, à rêver ou à jouer de la cabrette, sorte de petite cornemuse dont le son aigu et monotone rappelle celui du biniou breton.

On est fin mai. C'est le début de l'*estive*. Les vachers et les pâtres ont quitté le village, menant leurs troupeaux de vaches et de moutons. Ils vont vivre près de cinq mois en plein air, dans l'*aigade* (pâturage), dormant ou s'abritant de la pluie dans les *burons*, huttes solides et basses.

— Gerbert ! Tes moutons vont dans mes vaches ! Descends de ton nuage et mène-les plus loin !

On sait, en effet, que les vaches refusent de manger derrière les moutons. Gerbert se lève en soupirant. Il n'aime pas être dérangé dans ses méditations.

Gerbert ne ressemble pas à ses petits camarades vachers et pâtres. Il n'est d'ailleurs pas du pays. Nul ne sait exactement d'où il est ni qui il est. C'est un enfant trouvé abandonné une nuit, dans une corbeille en osier, devant la porte de l'abbaye Saint-Géraud à Aurillac. Les moines l'ont recueilli puis confié à un métayer de Belliac.

Gerbert, souvent, soupire en contemplant les étoiles. Un jour, il a demandé à la femme du métayer si chaque étoile avait un nom.

— Sans doute ! a répondu la brave paysanne, mais faudrait être savant comme les moines de Saint-Géraud pour les savoir !

Depuis ce jour, Gerbert n'a plus qu'un désir : aller chez les moines, devenir savant comme eux ! Son métier de pâtre, il le fait de plus en plus distraitement et le métayer, qui pourtant l'aime bien, doit plus d'une fois le gronder à cause d'un agneau perdu ou d'une brebis qui meurt de la « grosse panse » parce qu'on lui a laissé manger trop de luzerne...

Une fois l'an, le prieur de Saint-Géraud rend visite à l'un de ses moines qui s'est retiré au désert sur la montagne qui sépare la vallée de l'Authre de celle de la Jordanne. Il passe par Belliac, où il ne manque jamais de prendre des nouvelles de Gerbert.

Cette année, Gerbert vient d'avoir treize ans. Le métayer se plaint beaucoup :

— C'est un bon garçon, mais un mauvais berger. Il est trop rêveur, malgré son bon appétit ! Vous le trouverez sans doute sur votre chemin !

En montant vers l'aigade, le prieur se promet de sermonner le garçon, de lui faire comprendre qu'il doit s'efforcer de gagner le pain qu'il mange. Il le trouve occupé à graver des encoches de longueurs différentes sur un arc de cercle dessiné sur une large roche plate. Au milieu de la roche, fichée dans un trou, une baguette, longue d'environ cinquante centimètres, projette son ombre sur la pierre grise.

— Que fais-tu donc, Gerbert ?

— J'ai planté par hasard ma baguette dans ce trou et j'ai remarqué que son ombre avance à mesure que le jour passe. Cette ombre tombe toujours aux mêmes endroits quand sonnent les heures des offices, au clocher de l'abbaye. Je marque ces endroits sur la pierre et l'ombre me dira à quel moment du jour nous sommes.

— Mais qui t'a enseigné cela ?

— Personne, mon père, cela m'est venu en réfléchissant.

— À quoi réfléchis-tu encore ?

— À la place des astres dans le ciel. Pourquoi ils courent à travers le ciel du début à la fin de la nuit, pourquoi quelques-uns ne courent pas dans la même direction que tous.

— Tu as donc remarqué cela !

Le prieur réfléchit un instant, il ne songe plus à gronder le garçon. Il faut le prendre au couvent et l'instruire, se dit-il.

Et c'est pourquoi, à l'automne de cette même année, après l'estive, le petit pâtre de Belliac entre à l'abbaye de Saint-Géraud. Comme il est encore trop jeune pour être novice, on le met à la porterie où il doit aider le frère portier.

Chaque jour, il passe des heures entières dans la bibliothèque du

monastère. En quelques mois, il apprend à lire et à écrire le latin, car à cette époque, presque tous les manuscrits sont en latin. Il écrit aussi la « langue rustique romane », qui est la langue du peuple.

Le frère Timothée, le plus savant des moines de l'abbaye, est ébloui par son intelligence et un peu effrayé par son insatiable curiosité. Après une année d'études, le garçon sait lire le grec, et se plonge dans l'étude de gros manuscrits poussiéreux. Le bon moine lui-même n'a jamais eu le courage de les lire !

— Que cherches-tu dans tous ces grimoires ? Il n'est pas nécessaire d'être si savant pour connaître et aimer Dieu !

— Je veux connaître et posséder toutes sciences !

Souvent, vers le soir, un voyageur frappe à la porte du monastère. C'est un marchand qui se rend aux foires de Lyon ou de Clermont, ou un pèlerin sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle. C'est parfois un troubadour, avec ses instruments de musique, ses chiens ou son singe savant. Ils ne pénètrent pas dans le cloître mais sont hébergés à l'hôtellerie de l'abbaye. C'est Gerbert qui les conduit à leur chambre. Il leur montre le chemin du réfectoire des visiteurs, leur sert un repas frugal, le même que celui des moines, avec en supplément un peu d'huile et de vin. Ils mangent en silence, car c'est la règle dans les monastères, même pour les visiteurs. Après le repas, certains ne se retirent pas immédiatement dans leur chambre. Ils racontent les événements de leurs vies et ce qu'ils connaissent du vaste monde. Gerbert pose mille questions. Jamais les réponses ne sont assez précises à son goût !

Un soir se présente un vieil homme, maigre et mystérieux.

Il a voyagé dans toute l'Europe. Il parle des guerres de Germanie, du pape de Rome qu'il dit avoir vu en son palais et du roi Louis V, roi de France occidentale, que personne en Auvergne ne connaît. Il dit encore qu'en Espagne règne un calife nommé Abd al-Rahmân. Sa capitale, Cordoba (Cordoue) rassemble les plus grands savants et mathématiciens du monde.

— Que sont devenus les chrétiens de ce pays ? s'inquiète Robert, le frère portier.

— Ils vivent en paix, sous l'autorité des princes arabes.

— Est-il vrai, seigneur, que ces grands savants connaissent le secret du Grand Œuvre ? demande Gerbert.

À ces mots, frère Robert se signe et s'écrie, épouvanté :

— Malheureux enfant ! Tais-toi ! Car c'est la science du diable !

— Oui, répond le voyageur, ils savent changer le plomb en or ! Ils savent aussi lire l'avenir dans les astres et sont maîtres en toutes les sciences connues !

— Toutes les sciences... murmure Gerbert, tandis que frère Robert, de plus en plus inquiet, a saisi son chapelet.



Gerbert, muni d'un modeste baluchon, décide en secret de partir pour l'Espagne.

Pendant les mois qui suivent, Gerbert poursuit l'étude des manuscrits de la bibliothèque du couvent. Mais il est de moins en moins satisfait. Il n'y est question que des Saintes Écritures et de l'Histoire Sainte.

Il y a d'autres sciences que je veux connaître, se dit-il.

C'est pourquoi, une nuit d'automne, il franchit en secret la porte du couvent. Muni d'un modeste baluchon, il prend la route de l'Espagne.

Pas besoin de carte. Il suffit de marcher jusqu'au Puy. De là, suivre le grand chemin des pèlerins inauguré par Godescalc, l'évêque de la ville, parti du Puy en l'an 951 pour rejoindre Saint-Jacques-de-Compostelle. Lorsque Gerbert parvient à Saint-Jacques, après cinq semaines de marche, grande déception ! La ville appartient aux royaumes chrétiens du nord de l'Espagne. Il n'y a trace nulle part des brillants savants dont le voyageur a parlé.

Il décide alors de rejoindre Cordoba. Il faut traverser presque toute l'Espagne, du nord-ouest au sud. Il se joint à une caravane de voyageurs et trois mois plus tard, il est dans la capitale du calife Abd al-Rahmân.

Il va y séjourner cinq ans. Ce qu'il y fera, personne ne le saura jamais car il ne l'a jamais raconté à personne, même longtemps après son retour en Auvergne.

Ce qu'on croit savoir, c'est qu'il apprend d'abord à parler la langue arabe populaire ; puis à lire et à écrire la langue arabe savante, qui est très différente de la première. Il fréquente les universités, mais ce n'est pas là que lui seront enseignés les terribles secrets qu'il va un jour posséder !

Il apprend aussi l'hébreu, la langue des Juifs, très nombreux à Cordoba. Il fréquente de vieux rabbins, qui sont les religieux du peuple juif. On lui enseigne la Kabbale, qui est une certaine manière de comprendre les textes sacrés de la religion. Mais il n'y a là aucune magie.

Qui donc, alors, lui a procuré les pouvoirs surnaturels qui seront les siens quelques années plus tard ? Qui d'autre a-t-il rencontré ? Quel pacte a-t-il signé ? On n'a aucune certitude, mais on s'en doute...

Je ne sais comment on dit Diable en arabe, mais je voudrais bien le savoir !

Lorsqu'il décide de revenir en Auvergne, il a sans doute une idée, mais laquelle ? Lorsqu'il frappe à la porte du monastère de Saint-Géraud, que veut-il exactement ? Remercier les moines d'avoir commencé son instruction ? Ou les éblouir par sa science et ses pouvoirs surnaturels ? Ou pire encore ?

— Est-ce bien toi, Gerbert ? Comme te voilà changé ! Quels beaux habits tu portes ! Reviens-tu parmi nous ? Veux-tu maintenant préférer l'adoration de Dieu à l'adoration de la science ?

— Je ne me soucie plus de Dieu ! Ma puissance sur cette terre égale la sienne !

— Que dis-tu, malheureux ! Aurais-tu perdu la raison et perdu ton âme ?

— Veux-tu une preuve de ma puissance ? Viens avec moi !

Gerbert entraîne le pauvre moine, très impressionné, jusqu'au bord de la Jordanne.

— Regarde !

Gerbert cueille une mince baguette de coudrier, frappe la surface de l'eau en prononçant à mi-voix des formules incompréhensibles. Alors l'eau se met à bouillonner, un son étrange monte du lit de la rivière dont le fond luit d'une lueur jaune d'or !

— De l'or ! murmure le frère Robert.

Peu à peu, en effet, l'eau de la Jordanne se change en or, en milliards de pépites qui roulent les unes sur les autres en jetant des feux étincelants.

— Je suis le maître de l'or ! s'écrie Gerbert.

Le pauvre moine, muet de stupeur, pousse soudain un cri d'angoisse. D'instant en instant, le flot d'or gonfle et voici qu'il déborde les berges de la Jordanne et monte avec une rapidité affolante.

— Fuyons ! crie le moine, tandis que Gerbert tente de stopper la crue par des incantations magiques. Rien à faire ! Le fleuve d'or s'est répandu dans la prairie. Robert et Gerbert doivent se réfugier en toute hâte sur le toit d'une cahute, mais rien ne paraît pouvoir stopper la montée du niveau.

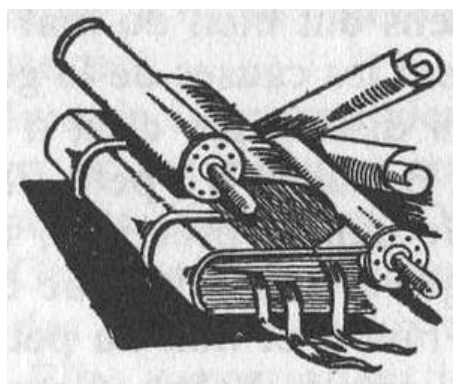
— Tu as défié Dieu et voici qu'il te montre que sa puissance surpasse la tienne ! dit le moine. Par la faute de ton orgueil, nous allons périr étouffés sous cet or maudit. Que la volonté de Dieu soit faite !

Et frère Robert fait un grand signe de croix.

Alors le flot paraît d'un seul coup s'apaiser et cesser de monter. Aussi vite qu'il a envahi la prairie, il redescend. Il se retire dans le lit de la Jordanne, qui perd sa couleur dorée et redevient la rivière d'eau claire et peu profonde qu'elle est à l'ordinaire.

Gerbert ne dit pas un mot. Précédant frère Robert, il se dirige vers le monastère. Il passe la porte le premier et jamais plus ne la franchira en sens inverse.

Devenu moine sous le nom de frère Théophile, il passera le reste de sa vie dans le silence et la prière.



GÉRONNET ET COMPAGNIE

Les historiens ont bien du mal à nous expliquer clairement les causes de la guerre de Cent Ans. Certains disent que c'est à cause du roi d'Angleterre, Édouard III, petit-fils par sa mère de Philippe-le-Bel. Il prétendit, à la mort de Charles IV, que c'était à lui que devait revenir le trône de France, et non au petit-fils de Philippe III, Philippe de Valois. Comme c'est finalement Philippe de Valois qui a hérité du trône de France, sous le nom de Philippe VI, ce fut la guerre entre l'Angleterre et la France pendant cent quinze ans, de 1338 à 1453...

D'autres historiens affirment que c'est encore beaucoup plus compliqué. Selon eux, les grands seigneurs féodaux de France et d'Angleterre ne voulaient pas que le roi de France, pas plus que le roi d'Angleterre, devienne trop puissants. Ils craignaient d'y perdre leur indépendance. Ils avaient d'ailleurs raison de le craindre... Donc, ils se battaient avec leurs vassaux et leurs soldats, tantôt contre le roi d'Angleterre, tantôt contre le roi de France, tantôt les uns contre les autres, selon les alliances conclues. Souvent ces alliances étaient rompues ou renversées : avec les ennemis d'hier, on se battait contre les amis de la veille...

Au beau milieu de ces désordres, le peuple, le pauvre peuple, accablé d'impôts, ruiné par les pillages, décimé par les massacres et les épidémies...

L'Auvergne, province frontière entre les possessions anglaises et les territoires de la couronne de France, a eu sa bonne part de misères et de souffrances !

Aux misères de la guerre viennent s'ajouter les violences et les pillages commis par des bandes de soldats déserteurs. On a appelé ces bandes les Grandes Compagnies. Elles avaient à leur tête des petits seigneurs surnommés les Capitaines. Elles parcouraient le pays dans le seul but de piller, de voler et de violer. Une fois leurs méfaits accomplis, elles se réfugiaient dans les forteresses des Capitaines. Aucune troupe ne pouvait les en déloger.

C'est au cours d'une campagne contre les Grandes Compagnies que le connétable Bertrand Du Guesclin trouva la mort devant Châteauneuf-de-Randon, le 14 juillet 1380. En vérité, il est mort d'une

congestion pulmonaire, mais il paraît que c'est d'avoir bu, échauffé par la bataille, de l'eau glacée à une fontaine. Si vous voulez vous-même boire à cette fontaine, elle existe toujours, au hameau de l'Habitarelle...

En général, les Grandes Compagnies s'attaquaient plutôt aux villages, aux abbayes, aux grosses fermes isolées. C'est à cette époque qu'on a fortifié certaines fermes et certaines églises. Des guetteurs étaient placés à proximité des lieux de vie. À la moindre alerte, toute la population se réfugiait dans l'édifice fortifié. Malheur à l'homme qui ne fuyait pas assez vite ou qui tentait de se rebeller. Il se retrouvait vite « branché », c'est-à-dire pendu à une branche basse. Malheur à la femme ou à la jeune fille...

Les gens des campagnes finirent par se révolter. Ils se groupèrent par paroisses, décidés à mettre hors d'état de nuire ces « chiens » de Capitaines. C'est pourquoi ils prirent le nom de Tuechiens ou Tuchins. Malheureusement, ces milices paysannes ajoutèrent encore aux désordres, car les Tuchins ne se gênaient pas non plus pour brancher ceux qui leur déplaisaient et pour piller, quand l'occasion se présentait, un château du voisinage, même si le sire n'était pas un Capitaine.

Mais je ne vais pas vous raconter toute la guerre de Cent Ans ! En voici seulement un épisode, où vous verrez combien était grande l'audace, mais aussi l'astuce des Capitaines et de leurs compagnons.

Oyez donc l'histoire de Géronnet, fidèle compagnon d'un Capitaine nommé Perrot-le-Béarnais, dont le refuge était le château de Chalusset, en pays limousin.

L'histoire commence mal pour Géronnet. Avec une quinzaine de ses lascars, il vient d'être surpris par des Tuchins au beau milieu de sa sieste, dans une ferme abandonnée depuis longtemps, en bordure des bois. Il s'y croyait si bien en sécurité qu'il n'avait même pas posté de guetteurs !

Ça n'a pas traîné ! Chacun s'est réveillé avec un couteau sous la gorge. Impossible de résister. Aussitôt, les Tuchins ont accroché des cordes au tilleul de la cour et tous les compagnons de Géronnet maintenant se balancent au gré du vent. Déjà les corbeaux et les pies tournent autour du bel arbre...

Pourquoi pas Géronnet ? Parce qu'il est malin !

— Perrot-le-Béarnais paiera ma rançon !

— Combien donnera-t-il en échange de ton cadavre ?

— En échange de mon cadavre, il rendra des coups d'épée, mais en échange de ma vie, il donnera mon poids d'or !

Les Tuchins décident donc de le garder et l'entraînent vers leur repaire, au village d'Ouzac. Pour gagner ce village, on doit traverser Montferrand. Comme il est tard, on décide d'y coucher et Géronnet,

qui n'a pas les yeux dans sa poche, observe que la ville paraît très mal gardée.

Le lendemain, la bande est à Ouzac. Géronnet rédige pour le Béarnais le message suivant :

« Payez ce qu'on veut. Je ne vaud pas tant, mais je sais moyen de vous rembourser mille fois ! »

Perrot-le-Béarnais a grande confiance en Géronnet. Peut-être même qu'il aime trop son compagnon pour le laisser brancher par les Tuchins. La rançon exigée est versée. Voilà Géronnet libre !

Le 9 février 1387 un groupe de voyageurs se présente vers 3 heures de l'après-midi à la porte de la ville de Montferrand. Ils mènent des chevaux bâtés, ainsi que tous les marchands qui vont de foire en foire pour faire commerce de draps et d'étoffes.

— D'où venez-vous ?

— De Montpellier en Languedoc. Nous venons à Montferrand pour la grande foire de demain.

Voici nos braves marchands dans la place. Ils se rendent sans hésitation à l'hôtel de la Couronne où on leur donne une belle chambre. Avant de s'y installer, ils mènent les chevaux à l'écurie et les délivrent du bât. Puis ils se font servir trois pleins saladiers de vin chaud, des pains, des saucisses sèches, un grand plat d'anguilles grillées et trois ou quatre fromages « bleus », à la mode de ce pays. Ils réclament aussi une grande quantité de chandelles.

— Avez-vous donc volonté de veiller toute la nuit ?

— Toute la nuit, non pas ! Mais une bonne partie, car nous avons des comptes à faire !

Quand, vers minuit, l'aubergiste va se coucher avec sa femme, les marchands de Montpellier paraissent plus occupés à rire et à chanter qu'à écrire des chiffres dans des colonnes !

Dehors il fait nuit noire. La bise de l'est projette des rafales de pluie glacée contre les volets bien clos. Pas un chat dans les rues de la « bastide ».

Pourtant dans la « Maison de l'éléphant » où il réside avec ses hommes, le capitaine du guet s'apprête à sortir pour la ronde de minuit. En bas dans la salle des gardes, les hommes attendent, tout équipés. Le Capitaine ouvre la porte, reçoit une rafale glacée au visage et bougonne :

— Martin ! Tu prends le commandement du guet ! Tu n'auras pas grand souci ! Aucun ennemi ne se risquera sous nos murs par une nuit pareille !

Martin, le valet d'armes, fait la grimace, mais il faut bien obéir !

— En route ! Gagnons d'abord la porte de Clermont !

C'est la porte principale de la ville. Aujourd'hui, Montferrand n'est

plus qu'un faubourg de Clermont. À l'époque de cette histoire, les deux villes avaient la même importance. Clermont était la ville de l'évêque. Par jalousie et pour la surveiller, les comtes d'Auvergne avaient établi, dès le ^{XI}^e siècle, un château sur une colline proche. C'est autour du château que s'est formée Montferrand. À la fin du ^{XII}^e siècle, la ville a été reconstruite en bastide, c'est-à-dire sur un plan carré. Deux grandes rues se croisent à angle droit et conduisent aux quatre portes ouvertes dans l'enceinte.

C'est vers la porte Sud que la patrouille conduite par Martin se dirige vivement.

Au poste de garde, ils sont quatre malheureux à se geler.

— Tout est calme ? demande Martin.

— Pour sûr ! dit le chef de poste. Qui oserait s'aventurer dehors par ce temps ?

En voyant qu'il a affaire au valet, le chef le prend à part et lui dit :

— Tiens, garçon ! Voici deux sols. Ne dis rien et laisse-nous aller dormir au chaud. Rien à craindre ce soir ! J'emmène avec moi les clés de la porte.

— Attendez que nous soyons éloignés dit Martin. Ce n'est pas moi qui vous trahirai !

Peu après, le guet, achevant sa tournée, passe devant l'hôtel de la Couronne. Maintenant, tout est silencieux. Mais derrière la fenêtre de la chambre des marchands un homme surveille la rue et cet homme, c'est... Géronnet !

— Voici le guet qui rentre ! Nous allons pouvoir agir !

Et pendant que les hommes de Géronnet se préparent, de nouveaux pas se font entendre dans la rue : ce sont les hommes du poste de garde qui vont se coucher.

— Tout s'arrange encore mieux que je ne l'espérais ! dit Géronnet. Allons-y ! Perrot doit s'impatienter !

Quittant à pas de loup l'hôtel endormi, les faux marchands filent vers la porte de Clermont. Le plan est simple : on neutralise les gardes et on ouvre la porte au Béarnais avec toute une troupe d'hommes d'armes, cachés sous le rempart...

Puisque les gardes sont allés se coucher, il n'y aura même pas la difficulté de les tuer proprement et sans bruit ! Ce que Géronnet ne sait pas, c'est qu'ils ont emporté la grosse clé...

Parvenus à la porte, Géronnet et ses hommes ont beau fouiller et tout retourner dans le poste de garde, pas de clé !

De l'autre côté de la lourde porte, le Béarnais perd patience.

— Holà ! Géronnet ! Ouvriras-tu ou faut-il que je m'en retourne en pays limousin ?

— Hélas ! Capitaine ! Je ne trouve point la clé. Les gardes ont dû l'emporter !

— Bougre d'âne ! Tu m'as promis de me faire entrer en cette ville où je dois trouver de quoi me rembourser la somme énorme que j'ai eu la sottise de payer pour ta rançon ! Trouve donc cette clé ! Ou je t'abandonne au milieu de ces Tuchins !

Dans la nuit, les paroles sonnent clair. Or, il y a, tout contre les remparts, non loin de la porte de Clermont, une échoppe de cordonnier. Et ce cordonnier est amoureux. Donc il ne dort pas. Il entend les voix de Géronnet et de Perrot et soupçonne quelque trahison. Le voilà qui sort en chemise et se met à brailler à la garde !

Les hommes de Géronnet se précipitent et le bâillonnent.

— Un mot de plus, tu es mort !

— Voici l'homme qu'il nous faut ! dit Géronnet.

Et prenant une voix terrible, il s'adresse au cordonnier épouvanté :

— Si tu n'exécutes pas exactement mes ordres, je te tuerai avec cette épée que voici !

Et Géronnet lui pique la pointe de l'épée dans le bas des reins...

— Va sur-le-champ trouver le garde qui conserve la clé de la porte de Clermont ! Dis-lui qu'il y a dehors une caravane de marchands de Montpellier ; qu'ils livrent des soieries pour Monseigneur le comte et qu'ils sont à demi morts de froid ! Surtout, prends garde ! Nous serons derrière toi. Si tu nous trahis, tu es mort !

Le pauvre cordonnier s'exécute bien vite et voici Géronnet en possession de la clé de la ville ! Il court jusqu'à la porte, parvient sans peine à enlever une première barre et à dégager le premier battant. Mais le second se coince ! C'est à coups de hache qu'on en vient à bout en quelques minutes.

En entendant tout ce vacarme, les gens de Montferrand s'éveillent. Les bons bourgeois ne peuvent croire que c'est l'ennemi qui, par une nuit pareille, a fait irruption dans la ville. On croit d'abord à un incendie.

Mais les gardes de la porte, les gardes négligents, ne s'y trompent pas. Ils se précipitent à la citadelle en criant :

— Trahison ! Trahison !

Tirés d'un profond sommeil, les hommes chargés de la défense de la ville essaient bien de résister, mais ceux du Béarnais ne font pas de quartier ! Dès qu'il apprend qu'une compagnie a pénétré dans la ville, le commandant de la citadelle fait relever le pont. C'est une erreur, car si tous les soldats qui dormaient en ville avaient pu s'y retrancher, ils auraient eu des chances, le lendemain, de pouvoir reprendre la ville.

Ainsi, la Compagnie de Perrot s'empare de toute la ville dans la nuit glacée. Le lendemain, l'assaut est donné à la citadelle, qui se rend en fin de matinée...



Terrorisé, le pauvre cordonnier accepte de faire tout ce que veut Géronnet.

Toutes les maisons bourgeoises, toutes les auberges où sont logés les riches marchands venus pour la foire, tous les cabinets de prêteurs sur gages, toutes les boutiques et surtout celles des orfèvres et des riches marchands de soies, tout ce qui peut contenir quelque richesse est visité, fouillé, pillé.

Toutefois, Perrot a interdit qu'on incendie et qu'on fasse violences inutiles aux hommes et aux femmes de la ville. Il paraît qu'il sera obéi.

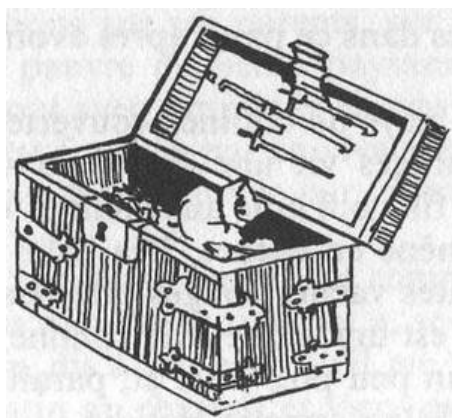
Tout ce qui peut être emporté est chargé dans des chariots ou directement sur les chevaux bâtés. Les pauvres bêtes ploient sous les charges d'étoffes, de draps, de vêtements de fourrure.

Quant aux bijoux, un chroniqueur de l'époque a écrit :

« Ils laissèrent tous les écrins vides ! »

Et moins de vingt-quatre heures après l'entrée de Geronnet déguisé en marchand, la Compagnie abandonne la ville, à la nuit tombante, avant même que les seigneurs auvergnats des fiefs voisins, alertés par des messagers, aient eu le temps de rassembler leurs soldats.

Ce coup de main audacieux plongea l'Auvergne dans une immense stupeur. Jamais on n'aurait pu imaginer qu'une place aussi puissante que la ville de Montferrant fût à la merci d'un Capitaine. Ce fut, toutefois, l'une des dernières réussites des Compagnies en Auvergne. L'armée royale, celle que Bertrand Du Guesclin avait commandée jusqu'à sa mort, en 1380, parvint, peu après, avec l'appui des comtes d'Auvergne, à débarrasser la région de toutes ces bandes de soldats perdus.



HISTOIRE DE SAINTE-HÉLIDIE

C'est ici même, dans ce village, que tout commence. Ce n'est qu'un hameau avec quelques fermes. Ça ne s'appelle pas encore Saint-Alyre. Comment ça s'appelle ? On ne sait plus. Ça se passe au vie siècle de notre ère, peut-être bien au moment où Clovis installe ses soldats et ses chefs francs dans ce pays, après avoir chassé les Wisigoths.

Dans ce pays de collines couvertes de forêts et de pâturages vit une petite paysanne, une jolie jeune fille qui aide aux champs et à la maison. Elle mène en pâture, à la belle saison, les quatre petites vaches rouges que possèdent ses parents. C'est une jeune fille comme les autres. Peut-être un peu plus jolie et, paraît-il, un peu plus sage. Elle s'appelle Héliodie.

Un jour, Héliodie a mené les vaches sur une pâture un peu éloignée du hameau. L'herbe y est plus haute car on y va rarement. Elle pourra rêver à son aise. Personne ne la dérangera.

Héliodie chantonne en tressant un petit panier d'herbe dont elle fera cadeau à sa petite sœur. Elle n'entend pas venir la dame qui s'approche à pas lents derrière elle. Flora, la chienne au pelage argenté qui ressemble à une louve, gronde.

— Paix ! Flora !

Héliodie, dès qu'elle aperçoit la dame, se lève. C'est une grande et belle dame dans de beaux habits. Héliodie la reconnaît. C'est la châtelaine de Poulargues. Son château n'est pas loin. Elle aime se promener seule sans équipage sur ses terres depuis que son mari, le comte d'Ariane, est mort à la chasse tué par un sanglier.

La jeune fille s'incline avec respect, un peu effrayée. Jamais elle n'a approché la comtesse. Jamais ne lui a adressé la parole.

Cette grande dame rassure la jeune fille par des paroles très amicales. Elle lui pose quelques questions sur ses parents, sur elle-même, sur sa vie pauvre de petite paysanne. Héliodie répond à tout avec simplicité et sans détour. La comtesse est frappée par sa vivacité d'esprit et son intelligence et charmée par sa jeunesse et sa beauté.

« Cette petite me serait une compagnie bien douce dans mon triste château », se dit-elle.

— Petite, dis à ton père qu'il me vienne voir demain matin au château et viens avec lui !

Dès le lendemain Héliodie s'installe au château comme servante particulière de la comtesse. Le père n'a pas fait grandes difficultés : à treize ans, une fille peut bien quitter son père et sa mère, pourvu qu'on ne la maltraite point. Le brave paysan est tout à fait rassuré par les bonnes paroles de la comtesse et remercie plus de dix fois pour la bourse qu'on lui remet en échange de sa petite.

Voici donc Héliodie au château de Poulargues. Elle a obtenu que sa chienne, Flora, la suive. Tout se passe le mieux du monde. La comtesse ne se lasse pas d'entendre la conversation joyeuse de sa petite demoiselle. Il faut dire qu'elle n'a jamais eu d'enfants. Elle lui parle de tout, même des problèmes d'administration de ses terres. Héliodie donne son avis, toujours plein de bon sens et d'intelligence.

Après quelques semaines, la jeune fille n'est plus considérée comme une servante, mais comme une confidente, presque une égale. Au château, tout le monde l'aime, depuis les seigneurs vassaux de la comtesse jusqu'aux soldats des remparts. Tout le monde, sauf le terrible sénéchal Guillaume.

C'était l'ami et le fidèle lieutenant du sire de Poulargues. À la mort de celui-ci, il est resté au service de la veuve. C'est lui qui fait la police sur toutes les terres de la seigneurie. Il rend la justice à la place de la comtesse. Il surveille la rentrée des impôts. C'est un homme autoritaire, d'une nature violente. Chacun le craint car il est sans pitié.

Tout de suite Guillaume prend en grippe la petite paysanne. Il s'inquiète de l'influence qu'elle a sur la comtesse. Un jour la châtelaine ordonne qu'on relâche une vieille femme, la Renaude, que les sergents de Guillaume ont surprise à ramasser du bois dans la forêt seigneuriale. C'est sur la prière d'Héliodie. L'hiver qui suit l'entrée de la jeune fille au château est terrible. La neige tient jusqu'à la mi-avril. Héliodie décide la comtesse à baisser de deux sols la redevance des paysans.



Hélidie se retourne et aperçoit une belle dame.

Le sénéchal Guillaume entre dans une grande colère :

— Cette fille inconsciente ignore les difficultés du gouvernement d'une grande seigneurie. Si vous l'écoutez encore, elle vous ruinera !

En vérité, il n'y a pas grand risque de ruine. La comtesse a compris que Guillaume est simplement jaloux de la jeune fille.

— Taisez-vous, sénéchal, et m'obéissez ! Je veux que vous cessiez de mal parler de cette petite !

Guillaume se retire, masquant sa fureur. Dès le lendemain, à la surprise de tous, il se fait doux comme miel lorsqu'il rencontre Héliodie. Les jours suivants il lui rend mille services et dit le plus grand bien d'elle. Héliodie n'a pas de méfiance. Elle se réjouit du changement et sa maîtresse avec elle.

Guillaume est tout sourire. Toujours du même avis qu'Héliodie, il lui fait des compliments et chaque jour lui fait porter un cadeau...

Peut-on croire que cet homme brutal, âgé de plus de quarante ans, est sincèrement amoureux d'une jeune fille qui va avoir quinze ans ? En ce temps-là, à quarante ans, on est déjà presque vieux... Pourtant Guillaume se présente un matin dans les appartements de la comtesse, rasé de frais, ayant revêtu son bel habit de brocard sur sa cotte de mailles en argent guilloché, sa grande épée de parade au côté.

— Comtesse de Poulargues, je vous demande la main d'Héliodie car je l'aime et je veux en faire ma femme.

— Je lui parlerai, répond simplement la comtesse.

Le plan du sénéchal était simple : la comtesse de Poulargues n'a pas d'enfants. Elle aime tant Héliodie qu'elle lui léguera sans doute tous ses biens après sa mort.

« Si j'épouse cette petite idiote, je deviendrai seigneur de Poulargues... »

Pour toute réponse, Héliodie éclate de rire : elle se plaît trop avec sa maîtresse. Pas question de se laisser épouser par ce barbon ! La comtesse, au fond bien satisfaite, rapporte aussitôt la réponse au sénéchal. Mais lui, loin de se mettre en colère comme on le craignait, sourit et dit d'une voix radoucie qu'il attendra patiemment son heure et que cette heure viendra...

Hélas, cette heure est venue bien vite ! Un soir de l'hiver suivant, la comtesse sort du château malgré le grand froid dehors. Elle veut porter elle-même des vêtements chauds et des vivres à une pauvre dont le mari a été mangé par les loups.

La neige entre dans ses chausses et la bise glace sa peau comme si son manteau était percé de trous. Le soir, la poitrine lui fait mal. La nuit, elle a une forte fièvre et grelotte sous ses fourrures. Héliodie fait appeler tous les médecins de la contrée, qui hochent la tête. Le matin du troisième jour, la dame de Poulargues presse très fort la main d'Héliodie, pousse un grand soupir. Elle est morte.

Pour le sénéchal, c'est l'heure de la revanche. À peine la comtesse en terre, il fait proclamer que, selon les volontés de la défunte, il épousera Héliodie trois jours plus tard. Pour s'assurer qu'elle ne s'enfuira pas, il la fait enfermer dans les appartements seigneuriaux et garder par ses soldats.

Malheureuse Héliodie ! Désespérée par la mort de sa bienfaitrice, sans défense devant la violence de Guillaume ! Comment fuir ? Où aller ? Alors, elle se souvient du passage dérobé que sa maîtresse lui a montré. C'est un escalier, dans l'épaisseur de la muraille, qui descend jusqu'aux fondations du château. De là, un souterrain conduit jusqu'à une petite chapelle au milieu des bois. Vite, Héliodie rassemble quelques vêtements, ôte le panneau qui masque la porte secrète et se jette dans l'étroit escalier...

Dans la forêt, elle s'éloigne bien vite de la chapelle. Elle court tout le jour sans jamais s'arrêter. Le soir, elle est parvenue à une fontaine au cœur de la forêt. Des bûcherons y ont bâti, l'hiver précédent, une cahute de rondins. C'est là qu'elle se cache.

Pendant trois jours, elle ne se relève pas du lit de paille humide où elle s'est jetée après sa course. À demi morte de froid et de faim, elle songe qu'elle va bientôt rejoindre sa maîtresse chérie.

Le quatrième jour, elle rêve qu'une dame vêtue d'un manteau d'argent la réchauffe de son haleine. Elle s'éveille à demi. C'est Flora, l'animal fidèle au pelage de louve. Elle a retrouvé la trace de sa maîtresse. Elle gémit, la tête contre le visage d'Héliodie.

La jeune fille retrouve le courage de rassembler quelque bois mort. Elle fait un feu dans le foyer de la cahute. Puis elle ramasse quelques glands de chêne qu'elle fait griller et qui apaisent un peu sa faim.

Vers midi la louve disparaît. Héliodie se désole. Le soir, l'animal est de retour, tenant entre ses mâchoires – croyez-le, car c'est vrai ! – un panier rempli de victuailles : saucisses sèches, fourme d'Ambert, fouasses, tripoux et une pleine soupière de soupe aux choux...

Comment la louve s'est-elle procuré toutes ces provisions. On ne le sait pas. Les jours suivants, elle part chaque midi avec le panier vide et revient le soir avec une suffisante provision de victuailles.

Pendant ce temps au château, Guillaume, fou de colère, rumine sa vengeance.

« Si cette donzelle stupide n'est pas encore morte de froid, je saurai bien la punir de m'avoir résisté ! » Il se doute qu'Héliodie se cache dans la forêt. Il ne songe plus au mariage. C'est inutile. Les héritiers de la comtesse, des cousins éloignés, ne veulent pas venir vivre en Auvergne. Le sénéchal Guillaume reste responsable de la seigneurie avec les pleins pouvoirs.

Un jour, un braconnier, surpris à poser des pièges par les sergents de Guillaume, leur déclare qu'il est en possession d'un secret très

important, qu'il ne veut confier qu'au sénéchal en personne. On l'amène devant Guillaume.

— Qu'as-tu à dire, misérable ?

— Monseigneur ! Contre votre promesse de ma liberté...

— Parle d'abord, chien !

— Monseigneur ! Une louve argentée court les bois de votre seigneurie, portant un panier de victuailles...

À ces mots de louve argentée, Guillaume redouble d'attention. Serait-ce la chienne d'Hélidie ?

— Où se dirige la louve ?

— Vers la fontaine Roumée, jusqu'à une cahute de bûcherons d'où sort de la fumée.

— Qui vit dans cette cahute ?

— Je ne sais, monseigneur. Je n'ai osé m'en approcher. Ce pourrait être une sorcière...

— Il se pourrait, en effet, répond Guillaume. Va ! Tu es libre et préviens au village que nul ne se rende près de la fontaine Roumée de crainte d'y recevoir un sort !

Et c'est ainsi que va s'accomplir la vengeance du sénéchal Guillaume. D'abord le bruit se répand qu'une méchante sorcière a élu domicile à la fontaine Roumée. Peu après, une maladie mystérieuse vient frapper le bétail des fermes de la contrée.

« C'est la sorcière », affirment les paysans !

Un après-midi, Guillaume fait sonner le tocsin. Tous les paysans se rassemblent sur la place de l'Église.

— Mes sergents ont découvert la sorcière qui a envoûté vos bêtes. C'est Hélidie, qui s'est enfuie après avoir fait mourir notre bien-aimée comtesse. Elle se cache dans la forêt près de la fontaine Roumée. Elle nous fera tous mourir après avoir fait périr vos troupeaux ! Elle a signé un pacte avec le diable !

— À mort la sorcière ! À mort !

Et tous se précipitent dans la forêt, armés de pieux, de serpes, de haches et de faux. Quand Flora, la chienne fidèle, entend la troupe barbare, elle gronde et se porte en avant, suivie par sa maîtresse. Hélidie ne comprend pas pourquoi les habitants de son village se tiennent en armes devant elle et lui hurlent des injures atroces. Affolée, la chienne grogne et, comme un homme armé d'une hache fait un geste menaçant, elle bondit. Un coup de hache l'abat raide morte. Hélidie se précipite pour la secourir. Un autre coup de hache la décapite tandis que vingt pieux la transpercent.

Un silence de mort tombe sur la forêt. Les oiseaux se taisent. La source cesse de bruire.

C'est un moine mendiant qui alerte l'évêque du Puy. En ce temps-là, les évêques et abbés de couvents s'efforçaient de lutter contre les

habitudes barbares des comtes d'Auvergne, de leurs vassaux et de leurs sénéchaux. Guillaume est mis en prison, jugé par les gens d'Église et pendu.

La dépouille de la jeune martyre est transportée dans l'église où on lui fait un tombeau. L'évêque décide d'en faire une sainte, afin de convaincre les habitants du pays que la douceur et la bonté doivent être préférées à la violence et à la méchanceté.

Pour finir, on a donné au village le nom de Sainte-Hélidie, qui s'est transformé en Saint-Alyre. On a bâti une chapelle près de la fontaine Roumée et chaque année, depuis le XIIe siècle, une procession expiatoire va de l'église du village à la chapelle de la fontaine Roumée.

C'est le troisième dimanche de juillet, anniversaire de la mort d'Hélidie.

La châsse contenant les reliques de la sainte est portée par des jeunes filles vêtues d'une robe blanche qui rappelle la pureté d'Hélidie et d'une pèlerine rouge, signe de son martyre.



HUGONNET AU LONG NEZ

Le gars Hugon, des Cleurettes près d'Ambert, on le surnomme Hugonnet et tout le monde l'aime bien. C'est un beau gars, il est vigoureux et si vous trouvez plus serviable que lui, prévenez-moi !

Depuis six mois que sa pauvre mère n'est plus de ce monde, il se dit, qu'au fond, rien ne le retient plus au hameau des Cleurettes. C'est peut-être le moment d'aller voir un peu plus loin que le tournant de la route d'Ambert.

Un beau matin, le voilà en chemin, chargé d'un tout petit baluchon. On a peine à croire qu'il vient de boucler sa maison et confier la clé au curé en lui disant :

— Gardez-la bien, monsieur le curé. Je ne sais trop quand je viendrai la reprendre.

— Va toujours, Hugon. Si je m'en vais avant ton retour, Saint-Mard te la conservera !

Il a bien choisi son moment. C'est le plein été. On dort bien mieux sous les étoiles, sur la mousse bien sèche des bosquets, que dans les maisons, sur les paillasses trempées de sueur.

Un matin qu'il suit un sentier le long du cours de la Dore, il tombe sur un moulin, un moulin à eau, naturellement.

« Voilà un moulin qui ne risque pas d'aller trop vite ni trop fort, se dit Hugonnet. » En effet, l'axe de la grosse roue est sorti de sa gorge. La roue s'est mise en travers. Tout est bloqué.

— Y a-t-il quelqu'un ? crie Hugonnet.

L'expérience lui a montré qu'il vaut mieux, quand les gens d'une maison ne vous ont pas vu venir de loin, s'arrêter à bonne distance et donner de la voix. Ça évite de se retrouver nez à nez, au coin d'une remise, avec un chien pas gentil ou avec un porteur de fourche à qui vous faites peur, qui vous chasse sans même vous donner à boire.

Pas de réponse. Il approche et fait prudemment le tour de la maison. Assise sur le seuil à même la pierre, une pauvrette pleure à chaudes larmes. Lorsqu'elle aperçoit Hugon, elle se relève. Elle n'est pas trop jolie, mais bien jeune et bien tendre. Hugon sent son cœur fondre...

— Et pourquoi pleure-t-on ainsi ? N'y a-t-il aucun meunier capable de consoler une si mignonne meunière ?

— Hélas ! monsieur, le meunier, mon père, est mort depuis plus de

six mois et de mère je n'ai jamais eu.

— Tout comme moi, dit Hugonnet, sauf que c'est le père qui m'a manqué. Mais qui donc a fait tourner le moulin ?

— Moi, monsieur, jusqu'hier soir, où l'axe de la grosse roue s'est démis.

— Est-ce seulement pour cela que vous pleurez ?

— Oui, car je ne puis ni réparer moi-même ni faire réparer, faute d'avoir pu mettre assez d'argent de côté.

— Ne vous en faites pas, la belle ! Je suis un peu charron et fort des bras. Demain matin vous moudrez !

Hugonnet se met aussitôt à l'ouvrage, encouragé par la présence de la jeune meunière. Elle ne s'éloigne que pour lui rapporter à boire et des chiffons secs pour lui essuyer le visage, car il travaille sous les éclaboussures de la chute. D'ailleurs, ses vêtements sont tout trempés et se collent à lui comme une seconde peau.

« Quel beau jeune homme ! Comme il travaille bien ! » se dit la meunière.

À midi, c'est réparé. La roue tourne en jetant dans le soleil des gerbes d'eau qui retombent en perles de lumière. Hugonnet accepte de partager le pain de la demoiselle, mais il est pressé de partir. Non pas qu'il se déplaie, bien au contraire ! Mais son projet est de courir le monde, pas d'épouser une meunière.

— Vous êtes un brave garçon. Je vous aime bien ! dit la jeune fille. Revenez quand vous voudrez. Vous serez toujours attendu. Pour votre peine, je n'ai pas d'argent à vous donner, mais prenez ceci qui était dans le coffre de mon père : une bourse vide hélas ! et un sifflet de chasseur. Ces objets vous seront peut-être utiles.

— Grand merci ! Je les emporte en souvenir de vous. En prime, je vous prends un petit baiser.

Si tu avais voulu, Hugonnet ! Derrière ce petit baiser que tu as pris, il y en avait un gros qui attendait pour t'être donné. Mais tu as préféré aller courir le monde !

Et te revoici sur le grand chemin. Ça fera demain huit jours que tu as laissé la meunière désolée de te voir t'éloigner entre les saules qui bordent la Dore. Tu as pensé un peu à elle, à sa joue bien duveteuse embrassée trop vite et puis tu l'as oubliée.

Ce matin, tu as rencontré un voyageur qui venait de Ravel, et sa conversation t'a rendu bien songeur. Est-ce à cause de cette princesse, dont il a parlé, qui vit seule en son château avec seulement quelques serviteurs depuis que son père et sa mère sont morts ? Il paraît qu'elle est si belle que tous les nobles jeunes gens d'Auvergne se pressent chaque après-midi sur son passage, lorsqu'elle sort du château pour sa promenade. Qu'est-ce que tu espères, en te mettant sur le chemin de

Ravel, toi, Hugonnet ? Tu n'es qu'un manant et tu n'as pas un écu en poche !

« Si je pouvais seulement trouver cinquante écus ! Je me ferais habiller comme le plus riche des seigneurs et je pourrais courir ma chance ! Ah ça ! Est-ce que je rêve ? Voici ma bourse soudain gonflée et lourde à ma ceinture ! Magie ! Ce sont des écus et j'en compte cinquante ! Voyons si la chose peut se reproduire : Que cinquante nouveaux écus viennent dans ma bourse !... Merveille ! Les voici ! C'est bien une bourse magique !

Pauvre Hugonnet ! Tu ferais mieux de regarder en direction du bois. Avec tes cris de joie, tes grimaces sur le chemin, tu as dérangé dans leur sieste une bande de brigands de grands chemins. Les voici qui approchent. Au moins, tu ne les as pas dérangés pour rien. Un voyageur sans armes muni de cent écus, ça ne se rencontre pas tous les jours. Voilà que tu te rends compte du danger. Mais trop tard. Que peux-tu faire ? Sortir le sifflet et faire semblant d'alerter des compagnons de voyage imaginaires ? Pas bête, mais ça ne les inquiétera que le temps de se rendre compte que personne n'arrive !

Un son aigu sort du sifflet, si aigu qu'on l'entend à peine. Et voici que de tous les buissons sortent des nuées de gens d'armes. Ils se jettent sur les voleurs et les assomment. Le sifflet aussi est magique !

Ça ne va pas mal pour toi, Hugonnet ! Si tu courais jusqu'au moulin de la meunière pour qu'elle profite à son tour de ces objets magiques ? Quelques écus et quelques gaillards pour faire tourner son moulin ne la dérangerait certainement pas ! Tu préfères, naturellement, courir jusqu'à Ravel. Maintenant que tu as une escorte, chez le premier tailleur, tu te feras faire un habit de prince, et dès demain, tu seras sur le passage de la princesse. Tu feras la roue au milieu de tous les nobles paons de la province...

Le lendemain, la princesse sort à 5 heures. Au même moment, entre dans le village un jeune seigneur précédé d'une puissante escorte de gens d'armes, si riche qu'il fait pleuvoir des pleines poignées d'écus.

Tu n'as pas honte, Hugonnet, d'obliger de pauvres gens à se baisser pour ramasser ces écus que tu as si peu de peine à gagner ? Ce n'est pas difficile de se faire remarquer d'une jeune princesse en faisant sonner les sabots de trente chevaux sur le pavé d'une place. Encore moins difficile de faire un tour dans son carrosse quand on a des habits brodés d'or et une bourse dont on tire mille écus sans qu'elle soit vide.

— Monseigneur, vous n'êtes peut-être pas d'ici ?

— Non madame, je suis d'Ambert.

— J'ignorais qu'il y eût un aussi puissant seigneur à Ambert !

— Je l'ignorais moi-même jusqu'hier !

— Comment cela ?

Vas-tu au moins tenir ta langue, Hugonnet ? Es-tu bête de lui raconter toute l'histoire de la bourse ! Ne vois-tu pas la mine dégoûtée qu'elle prend déjà en se disant qu'elle a fait monter dans son carrosse un va-nu-pieds né au hameau des Cleurettes. On se demande ce qui la retient de te jeter par la portière. À moins que...

— Cette bourse, puis-je la toucher, Monsieur Hugonnet ?

— Bien volontiers, ma chère princesse !

Hugon, tu es un imbécile ! La voilà qui tient maintenant la bourse. Vois comme sa bouche devient dure et comme ses yeux sont emplis de mépris pour toi !

Elle fait arrêter le carrosse.

— Voudriez-vous descendre et dire au cocher qu'il nous ramène au château sans tarder !

— Avec plaisir, ma chère princesse !

Reprends au moins ta bourse avant de descendre, pauvre niais ! N'as-tu pas remarqué qu'elle a ordonné au cocher de stopper en utilisant le cornet acoustique ? Et voici le carrosse qui repart sans toi mais avec la bourse magique, au grand galop des six chevaux. Te voilà bien marri ! Tu peux frapper le sol du pied, ça ne fera pas revenir ta « chère princesse ». Réfléchis, Hugonnet ! Il y a un moyen d'aller reprendre cette bourse. Le sifflet ! Souffle dedans à coups redoublés !

Voici des dizaines et des dizaines d'hommes qui surgissent de tous les côtés. Souffle encore ! En voici des centaines, tous armés pour la guerre. La garde du château ne leur résistera pas longtemps.

— Monsieur Hugonnet ! Pourquoi ce tapage ?

— Vous le savez bien, perfide princesse ! C'est pour reprendre ma bourse que vous m'avez volée !

— Comment ! Monsieur Hugon ! Volé votre bourse ! Mais n'avez-vous point remarqué que mon attelage s'est emballé quand vous vous êtes approché trop vivement du cocher ? J'ai manqué mourir de peur une première fois et une seconde fois quand vos gens ont fait tout ce tapage aux portes de mon château. Est-ce ainsi qu'un gentilhomme d'Ambert doit se conduire, monseigneur Hugon ?

— Ma chère, ma très chère princesse ! Je suis désolé d'avoir fait peur à vos chevaux ! Et je gronderai ma troupe d'avoir estourbi la vôtre ! Si vous vouliez seulement me pardonner et m'épouser, dès ce soir si possible !

— Volontiers, monseigneur Hugon d'Ambert ! Mais dites-moi d'abord de quelle contrée d'Auvergne proviennent vos vaillants soldats qui ont si bien esquiné les miens.

— Je ne peux vous le dire, ma très chère princesse bien-aimée, car je l'ignore moi-même.

— Comment cela, monseigneur ?

Aïe ! aïe ! aïe ! Je donnerais ma main à couper, Hugonnet, que tu vas encore prononcer des paroles imprudentes...

— C'est à cause de ce sifflet, qui m'a été remis en même temps que la bourse que vous me rendrez tout à l'heure.

— Quel sifflet ?

— Ce sifflet que voici. Il suffit d'en user comme un sifflet ordinaire pour que surgissent des troupes dévouées à celui qui le tient.

— Puis-je le tenir ?

— Bien volontiers, très chère et très bien-aimée princesse, puisque désormais, tout ce qui m'appartient est également à vous.

Es-tu si bête, Hugonnet ? Ne pouvais-tu prévoir qu'elle allait s'époumoner dans ce sifflet et faire surgir des troupes dévouées à elle, en bien plus grand nombre que les tiennes. Sauve-toi bien vite, si tu tiens encore à la vie !

Te revoilà sur le grand chemin, pauvre Hugonnet. Tu as perdu la bourse et le sifflet magiques et tu es bien heureux de n'avoir pas perdu la vie dans la terrible bagarre qui a opposé ta troupe à celle de la méchante princesse. De troupe, tu n'en as plus car tes partisans ont été tués jusqu'au dernier. Que vas-tu faire, maintenant ?

As-tu faim pour te diriger vers ce pommier aux beaux fruits appétissants ? Il faut en effet que tu sois affamé pour manger à la suite ces cinq grosses pommes ! Mais que se passe-t-il ? Qu'arrive-t-il à ton nez, Hugonnet ? Voilà qu'il grossit et s'allonge d'un, deux, trois, quatre cinq pieds ! À quoi ressembles-tu, maintenant, pauvre Hugonnet avec ce gros nez qui pend jusqu'à terre ?

Te voilà bien triste sur ce chemin qui longe la Dore. Qu'espères-tu en marchant vers le moulin de la gentille meunière ? Qu'elle te rie au nez ? Alors elle va bien rire !

— Messire Hugonnet ! Comme je suis contente de vous revoir !

— Moi aussi, gentille meunière. Mais n'es-tu point trop effrayée par mon apparence ?

— Point du tout, messire Hugonnet ! Pourquoi devrais-je l'être ?

— Cette chose qui pend de moi ne te fait-elle point horreur ?

— Voulez-vous parler de votre nez, messire Hugonnet ? Si ce n'est que cela, ce n'est rien car je sais le remède.

— Il y a donc un remède à cela ? Je t'en prie, dis-le-moi vite !

— Il faut que vous mangiez les pommes d'un vieux pommier magique qui se trouve derrière le moulin. Il vous faut en manger autant que vous avez mangé de pommes du pommier ensorcelé. Je le sais par mon père à qui la même mésaventure est arrivée autrefois.

Malheureusement, le pommier est si vieux qu'il ne porte que quatre pommes ! Hugonnet cueille la première et la mange aussi vite qu'il peut. L'énorme appendice se réduit d'un pied. Sans s'arrêter pour

souffler, il croque les trois autres pommes et à chaque fois son nez perd un pied de long. Hélas ! Il en manque une et Hugonnet se désole car un pied de trop, pour un nez, c'est beaucoup, c'est exactement trente-deux virgule cinq centimètres.

— Ça ne fait rien ! dit la meunière. Je t'aime comme ça, Hugonnet ! En tout cas, au moins jusqu'à la prochaine saison des pommes...

LE SIRE À LA BARBE BLEUE

Il était une fois, non loin de Conques, un sombre château fort. À l'emplacement de cette forteresse redoutable, s'élève de nos jours un bois noir envahi par les ronces, où personne ne va jamais. N'y allez pas, vous non plus, surtout jeunes filles bonnes à marier.

Le sire de ce lieu ne sortait qu'à la nuit tombée. Il chevauchait un cheval noir, toujours ardent, toujours chassant par les naseaux de courts jets de vapeur, ses fers jetant des étincelles.

Les paysans des hameaux alentour, dès que le jour déclinait, se hâtaient de rentrer et de clore volets et portes. Celui qui se laissait surprendre par la nuit, s'il entendait venir le galop redouté, se jetait dans une haie profonde ou dans un fossé, par crainte d'être aperçu.

Quant aux filles, elles osaient à peine se montrer dehors au plein milieu du jour depuis que trois avaient disparu sans qu'on sût où ni pourquoi.

Ce qui augmentait encore la terreur qu'inspirait ce sire, c'est que nul n'avait jamais vu son visage ni ne savait à quoi il ressemblait.

Le jour du drame, la Catherine Barriez part rejoindre son père au bois. Elle va l'aider à lier des fagots. On est en février. Elle se dépêche car il fait froid. Il est déjà 3 heures de l'après-midi. Elle prend le chemin du haut, car c'est toujours par là que va son père.

Pendant ce temps-là le père Barriez, qui a fini plus vite que prévu, revient vers le hameau. Il a pris le chemin du bas car c'est celui que préfère sa fille.

Lorsque la Catherine arrive sur la coupe, elle ne voit pas son père. Elle voit que tous les fagots sont liés. Elle se dit qu'il a dû commencer un nouveau chantier, plus loin dans le bois. Elle y va. C'est un peu loin, se dit-elle, après une demi-heure de marche. Elle s'arrête. Elle appelle. Pas de réponse. Elle appelle encore dans le grand silence de l'hiver. Alors elle se met à courir. Elle court vers cet autre chantier où elle croit trouver son père.

Arrivé à la maison, le père Barriez appelle sa fille :

— Cathy ! Ho ! ma Cathy !

— ...

— Où diable ! es-tu fourrée ?

Alors le père Barriez sourit. Pas besoin de se demander ! Il sait où

elle est ! Pas de doute qu'elle fait la causette avec son Jacquillou, à l'autre bout du hameau ! Et la mère Mazeyres qui n'est pas loin les surveille... N'importe ! Il va faire nuit. Il ne faut pas qu'elle tarde !

« Allons ! Je m'en vais la chercher ! » se dit-elle.

Il se met en chemin vers le Tiers du château, qu'on nomme ainsi car, des trois parties du hameau, c'est la plus proche de la forteresse redoutée.

Catherine, toujours courant, parvient à la croisée des Trois Solitaires. Ce carrefour de chemins en plein bois marque la limite de la paroisse. La jeune fille comprend alors qu'elle s'est trompée, qu'elle s'est enfoncée jusqu'au cœur du bois tandis que son père revenait à la maison par l'autre chemin ! La nuit tombe. Catherine sent un grand froid dans tout son corps.

Lorsqu'elle entend le galop, il est trop tard ! Paralysée de terreur, elle ne peut même pas se jeter à terre pour éviter d'être saisie. Sans même descendre de son cheval, le terrible sire empoigne la jeune fille par une aisselle et d'une seule main la hisse jusqu'à la selle. Piquant des deux éperons, il lance le cheval au grand galop...

Le hameau est désert, toutes portes closes et lumières camouflées. Entre le Tiers du château et le Tiers du milieu, un homme se hâte. C'est le père Barriez. Il espère bien trouver sa petite, barricadée à la maison. Ses galoches sonnent sur les cailloux du chemin. Brutalement, le cheval surgit de la nuit, manque le renverser et se refond à la nuit. Saisi d'épouvante, le père Barriez aperçoit, le temps d'un éclair, la silhouette épaisse du terrible sire, tenant contre lui un corps inerte. Au loin la masse du château se détache, plus noire.

Lorsque Catherine retrouve ses esprits, elle se voit couchée, parmi des coussins moelleux, sur un lit immense surmonté d'un baldaquin soutenu par quatre colosses sculptés dans du bois d'ébène. La chambre est vaste, les murs tendus de velours pourpre. Les meubles sont couverts d'étoffes de soie. Les rideaux du lit sont de brocart, qui est une étoffe de soie brochée de fils d'or et d'argent formant de charmants dessins. Un parfum délicieux flotte dans la chambre.

— Te voici chez toi ! dit une forte voix sortie de l'ombre. Tout ce qui est en ce château t'appartient car dans trois jours, tu seras ma femme !

Venant lentement dans la lumière, voici que se découvre aux yeux de Catherine le terrible sire dont elle est captive : c'est un colosse, fort comme un taureau, les yeux noirs brûlants comme des braises, portant tout entière une barbe si noire qu'elle paraît presque bleue !

Jamais Catherine n'a vu un pareil homme. Jamais elle n'a imaginé endroit aussi somptueux que cette chambre où elle se trouve.

Le sire à la barbe bleue reprend :

— Je m'en irai tout à l'heure et serai absent trois jours, car il faut que j'aille quérir un prêtre pour célébrer notre mariage. Pendant mon

absence, tu pourras coudre ces belles étoffes de soie que voici et te faire la plus belle robe que jamais mariée ait portée. Tu peux aussi courir dans tout le château et ordonner à mes serviteurs tout ce qu'il te plaira. Il n'y a qu'une chose que tu ne pourras faire, c'est quitter ce château car toutes les portes en seront closes et les fenêtres sont si élevées que seuls les petits oiseaux peuvent s'en envoler ! Si par miracle, tu parvenais à descendre dans la cour, je vais y lâcher mes chiens féroces à qui je n'ai rien donné à manger exprès depuis treize jours ! Et même si tu leur échappais, la distance est si longue d'ici à la maison de ton père, que j'aurais dix fois le temps de te rattraper !

Et le sire à la barbe bleue quitte la chambre, laissant Catherine brisée par l'émotion. Peu après, on entend monter de la cour les aboiements furieux d'au moins six molosses. Puis les sabots d'un cheval sur des pavés, les grincements de la lourde porte de chêne et les bruits sourds du pont-levis. Un galop qui s'éloigne et le grand silence. Catherine, épuisée, sombre dans le sommeil.

Le lendemain, après un premier mouvement de désespoir, elle se force au calme. Elle décide d'essayer de se rendre compte de sa situation. D'abord elle se penche à chacune des fenêtres de la chambre. Le vertige la fait reculer. Puis elle sort dans le couloir et se met à explorer le château. Elle rencontre plusieurs serviteurs, muets et respectueux. En bas, elle ne s'approche même pas de la porte d'entrée, gardée par trois brutes armées de dagues, d'épées et de massues.

Au bout d'un couloir, une croix sur une porte.

« La chapelle ! se dit Catherine. Je vais prier le ciel qu'il me délivre de ce cauchemar ! »

Trois cierges brûlent sur l'autel. Catherine se jette à genoux, à même les dalles glacées. Elle soupire et prie. Ses yeux s'accoutument à l'obscurité. Elle discerne, bientôt, dans l'angle de la chapelle à gauche de l'autel, trois longues dalles de pierre, alignées côte à côte. Son cœur se serre sans qu'elle sache pourquoi. Brusquement elle se relève et s'approche : ce sont bien trois pierres tombales, glacées et nues, sans aucune inscription !

Catherine va fuir ce tombeau. Mais une voix près d'elle murmure :

— Pauvre Catherine !

Et aussitôt une deuxième voix, tout aussi douce :

— Elle est si jeune !

Puis une troisième :

— Malheureuse Catherine !

Et voici : les trois pierres se soulèvent légèrement. Trois formes vagues, comme faites de brouillard, s'en dégagent et s'approchent de la pauvre petite, à demi morte de peur.

— Qui êtes-vous ?

— Nous sommes les trois premières femmes du sire à la barbe bleue.

Nous sommes mortes car il nous a tuées chacune le lendemain de nos noces.

— Que me voulez-vous ?

— Nous voulons t'aider à t'enfuir !

— Hélas ! C'est impossible ! Les fenêtres sont si hautes, les chiens si féroces, la distance si longue du château au logis de mon père !

— Prends cette corde ! dit la première ombre. C'est avec elle que le sire à la barbe bleue m'a étranglée. Elle est assez longue pour te porter jusqu'au pied de la muraille.

— Prends cette poudre ! dit la seconde. C'est le poison violent qu'il a mêlé à mon déjeuner. Jette-la aux chiens !

— Prends ce gros bâton, dit la troisième. Ce fut l'instrument de mon supplice. Appuie-toi sur lui au long de ton long chemin. Il te redonnera vigueur et entrain !

Et les trois brumeuses créatures disparaissent sous leurs dalles, aussitôt closes.

Catherine suit aussitôt les conseils des trois mortes. Elle attache la corde au montant d'une fenêtre. Bravant le vertige, elle se laisse glisser le long de la muraille...

Dix énormes dogues noirs se jettent sur elle en hurlant furieusement. Elle leur jette le poison. Ils le dévorent et tombent raides morts.

Serrant très fort le gros bâton, elle court à travers champs, elle court à travers bois, elle court tout le jour, elle court toute la nuit et encore tout le jour suivant. Le soir, elle n'a pas encore parcouru le tiers de la moitié du chemin !

Elle se sent terriblement lasse et recrutée de fatigue. Elle pense que le sire à la barbe bleue sera bientôt de retour et qu'il la poursuivra sur son cheval ardent. Alors elle s'appuie sur le gros bâton... Toutes ses forces lui reviennent. C'est comme si une liqueur magique circulait dans ses veines. Elle est portée et transportée. La nuit devant ses pas s'écarte.

À l'aube, elle est devant la maison de son père.

Trois semaines plus tard, elle se marie avec le Jacquillou, qui a eu bien peur de ne jamais la revoir. Il n'a ni château, ni vaisseaux d'or, ni grand lit à baldaquin porté par quatre colosses d'ébène. Il ne lui vient de la barbe qu'un jour sur deux.

On dit que le sire à la barbe bleue, quand il ne la trouva pas à son retour, entra dans une fureur désespérée. Il brisa tous ses meubles, déchira toutes ses soies, sauta sur son cheval sans selle et battit la campagne durant trois semaines.

Le lendemain du mariage, des bûcherons trouvèrent son corps étendu tout nu à l'endroit de la forêt où il avait trouvé Catherine. Il était à demi dévoré par les loups. On l'enfouit dans un trou, comme

une bête.

Les gens du pays prétendent qu'on entend, certaines nuits, provenant de la croisée des Trois Solitaires, des rugissements et des sanglots affreux. C'est l'âme du sire à la barbe bleue en peine de sa proie perdue.

LA COMTESSE BRAYÈRE

Tous les seigneurs d'Auvergne n'ont pas laissé le même souvenir détestable que le sire à la barbe bleue. Le comte Robert d'Auvergne était très estimé par ses vassaux et bien aimé de ses sujets. Il faut dire qu'il n'avait pas honte de se mêler les jours de frairies et de fêtes patronales aux jeux et aux danses populaires.

Il avait fait fortifier autour de son donjon, un vaste espace où tout le peuple des campagnes pouvait venir se réfugier en cas de danger. Ça n'était pas souvent nécessaire. En cette fin de XI^e siècle, la province d'Auvergne vit quelques années de tranquillité, après la longue période troublée des « grandes invasions » et en attendant la guerre de Cent ans...

L'influence de la religion chrétienne catholique est de plus en plus grande. Le pays se couvre d'églises en ce fameux style roman que nous admirons encore aujourd'hui. Les évêques sont riches et parfois plus puissants que les comtes d'Auvergne.

Il n'y a qu'une chose qui préoccupe les sujets de sire Robert : il n'a pas d'enfant, donc aucune descendance assurée. Qu'arrivera-t-il lorsque le comte, qui n'est plus tout jeune, disparaîtra ? Est-ce qu'on verra de lointains cousins se disputer le fief et transformer cette contrée paisible en champ de bataille ?

Le comte Robert est veuf. Sa première épouse est morte en accouchant d'un mort-né. Il en a eu un tel chagrin que l'idée de prendre une nouvelle femme ne lui vient même pas.

— Sire ! lui disent ses conseillers, il n'est pas bon qu'un homme reste seul et sans épouse. Qui donc vous succédera ? Qui continuera votre race et fera prier pour votre âme et celles de vos aïeux dans les églises et les moutiers d'Auvergne ?

Ils font tant, qu'à la fin Robert consent à l'idée d'un second mariage, un mariage de raison.

Il part donc faire visite aux seigneurs des fiefs voisins, en quête d'une mère pour son futur héritier...

Le comte Robert est de taille plutôt petite. Il parle d'une voix douce et toujours sourit quand on l'approche. Quelle surprise en son château de Saint-Ours, quand il présente, après un mois d'absence, celle qu'il a choisie !

C'est une femme grande et forte, le cheveu trop noir, le nez large, la lèvre supérieure grosse et moustachue. Elle rit fort et découvre une dentition puissante, d'une blancheur éclatante, lorsqu'elle vous parle, elle roule de gros yeux montrant trop de blanc, tout en se frottant les mains et mouillant ses lèvres d'un vif coup de langue...

C'est dans la province voisine du Berry que Robert l'a trouvée. Voici pourquoi les bonnes gens la surnomment la comtesse Berruyère. Ils prononcent même Brayère. Elle n'a pas l'air commode, notre comtesse Brayère ! Mais peut-être qu'elle est meilleure qu'elle ne le paraît ?

Elle ne cherche guère à se faire aimer de ses sujets : pas question de paraître en public et de se mêler, comme faisait autrefois son époux, aux fêtes et réjouissances populaires.

Ce qu'elle a, c'est un solide appétit. Elle passe à table des heures entières, à dévorer les plats que lui prépare le cuisinier qu'elle a fait venir avec elle du Berry.

Le seigneur soupire :

« Je l'ai choisie ressemblant aussi peu que possible à ma bien-aimée disparue. Peut-être est-ce trop de dissemblance ! »

L'an 1095, les évêques ont fait annoncer que se tiendra à Clermont un grand concile de tous les archevêques et de tous les évêques du royaume, présidé par sa sainteté le Pape Urbain II.

Tous les seigneurs, tous les vassaux, tous les gentilshommes sont conviés à venir entendre le prêche du chef de tous les chrétiens. Au jour dit, treize archevêques, trois cent-quinze évêques et abbés de monastères, une foule immense de barons, de chevaliers et même de marchands et de menu peuple, sont rassemblés sur l'emplacement de l'actuelle place Delille.

Urbain II, depuis le trône élevé au milieu de la foule, parle des malheurs des chrétiens qui vivent en Orient. La plupart des pays de cette région du monde ont été conquis par des puissances dont la religion est l'islam, c'est-à-dire la religion musulmane. Les chrétiens sont persécutés. L'Occident doit leur porter secours ! « Chacun doit renoncer à soi-même et se charger de la Croix du Christ ! » Une immense clameur répond aux paroles du pape. « Dios lo volt ! Dieu le veut ! » Dans les mois qui vont suivre, des milliers d'hommes vont coudre sur leurs épaules la croix d'étoffe rouge qui sera leur insigne. C'est le départ de la Première croisade.

De retour de Clermont, Robert se rend dans l'appartement de la comtesse Brayère et lui dit :

— Ma mie, tous les seigneurs d'Auvergne se sont assemblés autour du comte de Toulouse et ont décidé de l'accompagner à la croisade, pour délivrer la Terre Sainte où les mahométans tuent et rançonnent les bons chrétiens. Je me dépars de vous et m'en vais à Constantinople

et au-delà jusqu'à Jérusalem, avec tous mes vassaux et arrière-vassaux. Je vous laisse en garde ma seigneurie. Adieu, Madame ! Que le ciel vous garde en son droit chemin !

Voici donc Robert parti, bien content sans doute, d'avoir un noble motif de s'éloigner de la comtesse Brayère, qui lui déplaît tant et n'a pas montré le moindre signe de vouloir lui donner un descendant.

Voici la comtesse Brayère pas fâchée de se trouver maîtresse du lieu. Elle ne fait toutefois rien qui dérange les habitudes paisibles des habitants du château et des campagnes voisines. Les serfs et les colons continuent à cultiver la terre et à se réunir le dimanche aux fêtes. Les moines prient dans leurs abbayes. La comtesse Brayère fait quatre gros repas par jour ! À ce régime, elle devient énorme et lorsqu'elle fait retentir son gros rire en découvrant ses grosses dents, roulant ses gros yeux, frottant ensemble ses grosses mains, elle fait un peu peur !

À la fin novembre, alors qu'une première chute de neige a blanchi tous les sommets de la région, un malheur s'abat sur une famille de paysans du village le plus proche du château : un bébé de six mois disparaît de son berceau. Est-ce un enlèvement ? Est-ce une bête ? Impossible de le savoir. Pendant trois jours le village entier sonde les puits et les fossés, fouille chaque buisson et chaque haie. Aucune trace nulle part du petit !

L'émotion est à peine retombée qu'on apprend, tout juste huit jours plus tard, qu'un nouveau-né de la veille a disparu, dans les mêmes conditions mystérieuses, au hameau de la Roche Noire. Et une semaine après, nouvelle disparition dans un autre village proche.

C'est la douleur et la consternation dans toute la contrée, mais aussi la colère ! On soupçonne des marchands qui sont passés sur la route, en provenance d'Issoire et pour se rendre à Riom. On les rattrape. Ils n'ont aucune peine à prouver qu'ils ne sont pour rien dans ces rapt.

On songe alors aux loups... On n'est pourtant qu'à la fin novembre et nul n'en a vu ni même entendu un seul dans les bois proches. On organise tout de même une battue qui dure plusieurs jours. On va très haut dans la montagne, jusqu'à la limite de la chute de neige. On débusque des lièvres, des renards, quelques sangliers, mais de loup point !

Et malgré toutes les précautions que prennent maintenant les familles qui ont des petits en bas âge, malgré la méfiance qui s'est installée dans tous les villages et les hameaux, il y a encore des enlèvements dans les semaines qui suivent !

C'est alors que certains bruits commencent à courir. Un colporteur dit qu'il a dormi dans un fossé et qu'il a été réveillé la nuit par un homme qui courait sur le chemin, tenant un paquet sous sa houppelande. Du paquet sortait un bruit ; on aurait dit les vagissements d'un nourrisson...

Un autre a vu un homme à la huppelande, en plein jour et sortant du château de la grasse comtesse...

— Je l'ai bien reconnu, sous son manteau de berger ! C'est Roblot, le valet de chasse, celui qui dort au travers de la porte de la comtesse !

— Vous n'allez tout de même pas croire que Mme la comtesse pourrait être mêlée à tout ça !

— Va savoir !...

On ne tarde pas à savoir !

Le dimanche suivant, à la sortie de la messe, un sergent du château, entouré d'une forte escorte de gens d'armes, assemble toute la population du village pour une proclamation.

La comtesse fait savoir qu'ayant repris les habitudes anciennes de sa lignée, il lui plaît de manger chaque dimanche un bel enfant de lait pour son repas principal. Il faudra donc, désormais, qu'il lui en soit livré un chaque semaine, la veille du dimanche afin que son cuisinier berrichon le puisse apprêter de succulente manière !

La comtesse Brayère, une ogresse !

Imaginez la désolation de tous ces pauvres gens ! Impossible de se dérober aux ordres de la châtelaine : tous les seigneurs et honnêtes gens d'armes étant partis délivrer Jérusalem... Ne sont restés qu'un sergent et une petite troupe de soldats tous dévoués à l'ogresse !

Passent les jours, passent les semaines... Dimanche après dimanche, le cuisinier berrichon mijote les petits mignons pour sa vorace maîtresse, jusqu'à ce fameux samedi où la corbeille, destinée à recevoir le marmot à croquer le lendemain, reste vide !

Ce n'est pas mauvaise volonté de la part des paysans et des paysannes. C'est seulement que la comtesse les mange plus vite qu'ils ne les fabriquent !

Le cuisinier va trouver sa maîtresse et lui dit la mauvaise nouvelle. La voilà dans une grande fureur !

— Ne pouvais-tu prévoir, et faire courir mes hommes de main jusqu'à des villages plus éloignés ? Hélas ! Devrai-je jeûner ? Au fait ! Ta femme ne vient-elle pas d'accoucher d'un tendron de six livres ? Allons ! Tant pis pour toi ! Accommode-le avec ma sauce préférée !

Pauvre cuisinier ! Il n'est pas fier lorsqu'il se présente devant sa femme !

— Te voilà, Berrichon ! N'es-tu pas à tes fourneaux ?

— C'est que certaine fourniture me manque...

— Est-ce de saindoux ou d'échalotes que tu veux te fournir ici ?

— Hélas ! Hélas ! J'ai toutes épices et tous condiments et tout ce qu'il faut de légumes...

— Mais alors, que cherches-tu ?

Et comprenant tout, elle devient pâle comme un linge et saisit le grand couteau de cuisine.

— Si tu t'approches seulement d'un demi-pas du berceau, je te tue avec ce couteau que tu vois !

Le Berrichon sait bien que sa femme ne plaisante pas. Mort pour mort, se dit-il, mieux vaut que ce soit par les armes des soldats de la comtesse. Il regagne ses cuisines.

Passant près du puits, dans la cour, il remarque une grosse pierre de lave noire, au bord de la margelle, qui est descellée. Alors lui vient une idée.

Il saisit la pierre, l'emporte dans sa cuisine, la pose au milieu du plus grand plat de service. Puis il fait éplucher par ses aides cinquante kilos de pommes de terre et prépare lui-même cinquante kilos de farce bien grasse et bien épicée. La comtesse est folle des pommes de terre farcies ! Il lui en prépare toujours une dizaine qui accompagnent le plat principal. Elle le gronde parce qu'il n'y en a pas assez !

« Cette fois-ci, se dit le cuisinier, elle va se goinfrer de pommes de terre farcies et lorsqu'elle voudra manger le principal, elle n'aura plus faim. Ainsi elle ne s'apercevra pas que sous la sauce et les choux de Bruxelles, c'est une pierre de lave qu'il y a et non un marmot tendre ! »

Ainsi fut fait. Mais lorsque l'ogresse eût avalé d'un coup la dernière pomme de terre, elle bâilla et dit :

— Berrichon ! Tes amuse-gueule m'ont ouvert l'appétit ! Découpe-moi proprement ce marmouset que tu as si bien fait toi-même et si joliment accommodé !

— Grâce ! madame la comtesse ! Ne m'obligez pas à trancher mon pauvre petit rejeton ! Vous-même, soyez bonne ! Avalez-le sans croquer !

L'ogresse, amadouée par les pommes de terre au lard, ouvre grande la gueule... Alors le cuisinier saisit la grosse pierre et la lui fourre dans le gosier. L'histoire dit qu'elle en creva !

Quand le comte Robert revint des croisades, comme il ne songea pas à demander des nouvelles de la comtesse Brayère, personne ne lui en donna.



LE PARADIS PERDU

Il y avait dans la forêt de Murols un charbonnier et une charbonnière qui étaient aussi pauvres que tous les gens de leur condition. Ils vivaient au milieu du bois dans une cabane que Jacques avait faite et pas mal faite, car il était courageux et adroit. Mais l'argent leur manquait pour acheter les quelques meubles, le peu de vaisselle et de linge qu'il faut dans une maison. Deux ans déjà qu'ils s'étaient mariés ! Deux années qu'il avait fallu passer dans la grande solitude du bois.

Étiennette – c'est vrai qu'elle est bien jolie ! – est découragée. Son Jacques est loin dans le bois. Elle l'entend débiter avec sa serpe la charbonnette qu'il amènera tout à l'heure sur le traîneau, jusqu'à la clairière où l'on fait le charbon de bois. Tiennette doit rester sur la charbonnière à surveiller la combustion des piles. Il ne faut pas que ça s'enflamme ni que la combustion soit trop rapide ni trop lente non plus. Tout le jour elle court d'un foyer à un autre, bouchant ou débouchant avec de la terre les prises d'air à la base des piles, afin d'activer ou de ralentir la combustion.

Elle pense à sa jeunesse qui s'use, aux enfants qu'elle voudrait et qu'on se retient de faire, à ses belles mains qui s'abîment. La voilà d'un coup tellement désolée qu'elle se laisse glisser par terre et sanglote, le désespoir au cœur !

Elle n'entend pas approcher un cheval qui vient au pas, monté par un seigneur admirable, en habit de chasse.

— Quel est donc ton chagrin ? demande doucement le seigneur. Tiennette se relève vivement. Elle ne sait d'abord comment répondre, comme éblouie par l'apparition du noble cavalier.

— Parle ! Car je te l'ordonne, moi, Robert d'Auvergne !

— Monseigneur le Dauphin !

Alors à son seigneur, qui est presque aussi jeune qu'elle, qui a l'air si bon, si doux, Tiennette ouvre son cœur. Elle dit tout : la solitude, le froid des nuits, les échardes aux doigts, son Jacquou qui bientôt puera comme un ours...

Robert l'écoute. « Elle est bien jolie ! C'est grand dommage, en effet, de la laisser aux ours ! »



Tiennette lève les yeux et aperçoit un seigneur magnifique.

— Femme ! Ta misère me déplaît. Je veux t'emmener en mon palais. Tu y seras à ton aise et pourras mener la douce vie qui convient à ton sexe.

— Pourrai-je aussi y avoir mon Jacquou ?

— Certes ! Puisque tu y tiens.

Lorsque Jacquou revient de son chantier et que Tiennette lui conte toute l'histoire, il commence par froncer les sourcils.

— Charbonnier est maître chez soi. Là-bas, au château du Dauphin, qu'est-ce qu'on exigera de nous ? Que veut-il au juste, ce seigneur Robert ?

— Rien ! Il n'exige rien ! Il veut seulement que nous vivions sans peine et sans souci de l'avenir !

— C'est bon ! On verra bien.

Le lendemain un carrosse vient les chercher jusqu'à la porte de leur hutte. Deux laquais en grande livrée les saluent avec respect et leur avancent le marchepied. Très émus le charbonnier et son épouse quittent en grand équipage ce coin sauvage où ils sont arrivés à pied deux années plut tôt.

Au château du Dauphin, ils se croient dans un rêve ! Dans l'appartement où on les conduit, chaque pièce, grande comme vingt fois leur cahute, est ornée de tapisseries et de tentures épaisses. Le sol est couvert de tapis moelleux. Des grands vases de céramique, des bibelots en or, des coffrets incrustés de pierres précieuses s'accumulent sur des meubles sculptés dans des bois exotiques. Dans un cratère au milieu de la pièce où ils se tiennent, brûlent des parfums. Deux demitroncs de chêne flambent dans une cheminée si large et si haute qu'on pourrait s'y tenir à cheval. Dans des pièces voisines, des servantes et des valets ont préparé deux grands bains chauds. Des vêtements et des parures de la plus grande élégance attendent que Jacquou et Tiennette aient rejeté leurs dépouilles de pauvres.

— C'est le paradis terrestre, murmure Tiennette.

— Est-ce qu'on trouve à manger, au paradis ? demande Jacquou.

Aussitôt un valet ouvre à deux battants une porte donnant sur une salle à manger. Sur la table sont dressés deux couverts de pur argent. Au moment où Jacquou et Tiennette vont s'asseoir à table, paraît le Dauphin d'Auvergne, entré sans qu'on l'ait entendu venir, par une porte dérobée.

— C'est bien ! Vous voici vêtus comme il convient. On vous servira bientôt à manger et à boire et on le fera toutes les fois que vous en exprimerez le désir. Partout où il vous plaira d'aller dans ce château, allez-y ! Tout ce qu'il vous plaira d'y faire, faites-le ! J'interdis seulement une chose ! Voyez cette petite soupière d'argent juste au milieu de la grande table. Dessus est posé un couvercle. J'interdis que l'un ou l'autre d'entre vous soulève ce couvercle, car vous devez

toujours ignorer ce qui est caché dedans ! Si l'un de vous désobéissait, je le saurais immédiatement et vous seriez chassés de ce château, remis dans vos vieilles guenilles et forcés de retourner dans la forêt pour y gagner votre pain !

— S'il n'y a que cela, nous le promettons, monseigneur ! dit Jacquou.

— Nous ne nous ferons pas chasser du paradis pour une aussi petite chose, ajoute Tiennette.

Les premières semaines se passent dans le plus grand bonheur. L'ancien charbonnier et sa charbonnière ne se lassent pas de profiter des facilités de leur nouvelle vie. De toutes leurs journées ils n'ont rien d'autre à faire que bavarder tendrement, se promener parmi les jardins et les vergers du château, écouter les musiciens qui jouent pour le Dauphin et sa cour ou pour eux seuls, manger quand ils ont faim, boire quand ils ont soif, dormir quand le sommeil les prend, s'aimer autant qu'ils peuvent.

Ce qui augmente encore leur ravissement, c'est que chaque semaine toutes les tapisseries, tous les meubles, tous les objets de luxe dont ils sont entourés, sont remplacés par d'autres, toujours plus beaux. Un seul objet n'est jamais touché, c'est la petite soupière d'argent. Elle demeure au milieu de la table, bien en vue.

— Ce qui est sûr, c'est que je n'ai aucune intention de soulever ce couvercle, dit un matin Tiennette. Mais j'aimerais autant ne pas l'avoir toujours ainsi sous les yeux ! Prends-la donc, Jacquou et mets-la au fond de ce buffet. Tant mieux si on l'emporte à la fin de la semaine ! Surtout, prends garde de ne pas faire tomber par maladresse ce couvercle défendu !

Comme Jacquou s'apprête à saisir l'objet de leur souci, s'ouvre près de la grande cheminée une autre porte dérobée d'où surgit Monseigneur le Dauphin.

— Cette soupière doit rester là où je l'ai moi-même mise, car je veux que vous l'ayez chaque jour sous les yeux, sans toutefois connaître ce qu'elle contient !

Et il disparaît aussi subitement qu'il est entré.

— Il voit donc et entend tout ce que nous disons et faisons ! dit Tiennette.

— Bah ! C'est sans conséquence, puisque nous ne faisons rien de défendu !

Pourtant, le soir, quand ils se mettent au lit, Tiennette souffle tout de suite la chandelle et dit à Jacquou :

— Retiens-toi de ronfler ! Car s'il entend, que pensera-t-il ?

Le lendemain, Tiennette est morose. Elle ne veut ni jouer à cache-cache dans le verger, ni cajoler ses chiens lévriers, ni faire une partie de dominos.

— Ce n'est pas juste ! dit-elle à Jacquou. Lui connaît tout de nous et même si nous ronflons, mais nous n'avons même pas le droit de connaître ce que cèle une simple soupière. C'est avoir mépris de nous !

— Que vas-tu chercher ! Ne devons-nous pas plutôt être reconnaissants à notre seigneur de tous les bienfaits dont nous profitons ? Ce château est pour nous comme le paradis retrouvé sur la terre. Je veux bien, moi, être ignorant de ce que cache cette soupière et même ignorant de tout ce qui se cache, pourvu qu'un bon seigneur m'octroie un logis digne de moi, me garantisse les nourritures succulentes que réclame ma gourmandise, et m'autorise les distractions qui conviennent à ma fantaisie...

— Et moi, ma fantaisie c'est me distraire sans demander l'autorisation de personne. Ma gourmandise c'est cueillir moi-même les mûres sauvages au milieu des épines. Ce qui est digne de moi, c'est refuser si on me force et vouloir si on m'empêche !

— C'est péché d'orgueil !

— Femme qui n'a pas d'orgueil vit comme nue au milieu des vêtus !

De tout le reste de la journée, ils ne se disent plus un mot. Le lendemain, le seigneur convie Jacquou à monter à cheval au milieu de toute sa suite de fiers vassaux et de jeunes chevaliers.

— Mais que fera ma Tiennette ?

— Laisse donc ! Elle rejoindra les autres femmes ou bien s'occupera à sa toilette et poursuivra ses rêveries de femme.

Jacquou s'éloigne donc, non sans avoir fait à sa femme toutes les recommandations que font les maris qui s'éloignent.

— Ne prends pas froid ! Et ne pense pas à cette soupière ! Si on te parle, réponds poliment. Et ne la regarde même pas, cette soupière ! Si c'est un homme, passe sans t'arrêter ! Et surtout, va pas en soulever le couvercle !

Le soir, lorsqu'il rentre, fourbu, heureux de cette bonne journée de galopades, il trouve la Tiennette assise là même où il l'a laissée le matin, bras croisés sur la table, bien en face de la maudite soupière.

— Tu ne l'as tout de même pas regardée dans les yeux toute la journée ?

— J'ai fait plus !

— Tu l'as...

— Non ! Je l'ai seulement prise entre mes mains, mise sur mes genoux, humectée de mon haleine et mouillée de ma salive et je l'ai bien frottée partout jusqu'à ce qu'elle reluise !

— Sotte femme ! Pourquoi t'exposer ainsi à la tentation du péché ?

— Est-ce péché que faire reluire une soupière ?

— Non ! Mais c'est péché qu'en soulever le couvercle !

— Toi qui m'as traitée de sotte, n'as-tu point honte de dire pareille

sottise ? Ce serait péché que soulever le couvercle d'une soupière ! Ne vois-tu pas que Monseigneur le Dauphin ne nous a tirés du néant de notre misère que pour faire de nous ses jouets ? Sans doute s'amuse-t-il en ce moment à nous épier par quelque trou dans le mur ou dans le plafond ! Jacquou ! Soulève ce couvercle ! Découvrons ce secret interdit ! Si nous sommes chassés pour cela, ce sera signe qu'il vaut encore mieux vivre dehors que dedans !

— Tu es folle ! Jamais je ne le ferai !

— Alors je le fais !

— Arrête !

— ...

Une souris grise saute de la soupière et se met à courir sur la table. Jacquou se précipite pour la rattraper. Effrayée, elle fait un saut comme font les souris et retombe par terre. Voici Jacquou à quatre pattes sous la table, essayant d'attraper par la queue l'animal minuscule... Pendant ce temps, Tiennette rit, mais rit comme jamais de sa vie !

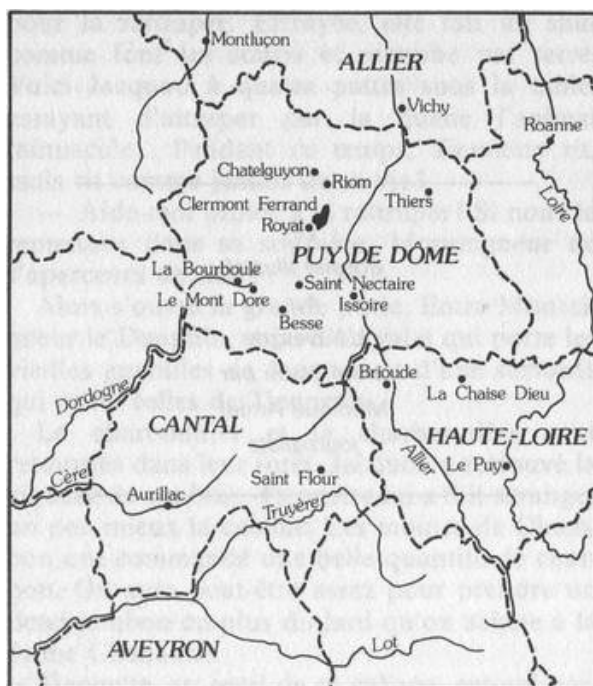
— Aide-moi plutôt à la rattraper ! Si nous la remettons dans sa soupière, Monseigneur ne s'apercevra de rien !

Alors s'ouvre la grande porte. Entre Monseigneur le Dauphin, suivi d'un valet qui porte les vieilles guenilles de Jacquou et d'une servante qui porte celles de Tiennette...

Le charbonnier et la charbonnière sont retournés dans leur forêt. Jacquou a retrouvé la vigueur de ses bras. Tiennette lui a fait arranger un peu mieux la cabane. Les moines de Chambon ont commandé une belle quantité de charbon. On aura peut-être assez pour prendre un demi-jambon en plus du lard qu'on achète à la ferme Chabanne.

Tiennette, au seuil de sa cabane, entend parfois au loin les sonneries et les cris des chasseurs qui accompagnent le Dauphin d'Auvergne. Jacquou entend aussi. L'un et l'autre soupirent. La hache fait voler de plus gros éclats. Tiennette rentre à la maison, car le petit Jean pleure.

Le dossier illustré sur
L'Auvergne
a été établi par
Monique Amiel
journaliste



Si vous consultez le dictionnaire au mot Auvergne, vous apprenez qu'il s'agit d'une « région, au centre de la France, regroupant totalement ou en partie cinq départements : l'Aveyron, l'Allier, le Cantal, la Haute-Loire et le Puy-de-Dôme... » Sans doute est-ce intéressant, mais pas très attractif ! Alors que l'Auvergne, ah, l'Auvergne ! c'est tellement mieux ! Il suffit de s'y rendre pour qu'elle se mette en quatre, que dis-je, en huit, pour vous charmer... Alors, en

route...

L'Auvergne... EN CREUX ET EN BOSSES

Qui dit Auvergne pense volcans... Mais pas de panique ! Ce sont des volcans éteints. Ni fumées ni frissonnements depuis des millénaires ; mais ils sont là et donnent à l'Auvergne sa silhouette unique en Europe et peut-être même dans le monde.

Une silhouette en creux et en bosses, selon leurs humeurs passées.



Aux environs de Clermont-Ferrand.

À l'époque où ils étaient en activité, certains de ces volcans se contentaient de petites éruptions... Plof... Plof... La lave, très épaisse, coulait doucement sur les pentes et se solidifiait aussitôt. Il en reste aujourd'hui des collines en forme de grosses taupinières, comme on en voit beaucoup au nord du puy de Dôme.

D'autres volcans étaient plus agressifs. Quand ils se mettaient en colère, ils commençaient par se débarrasser de toutes les pierres qui encombraient leur cratère, en les projetant à travers l'espace. Puis suivait la lave en fusion qui remontait de l'intérieur de la terre par des cheminées naturelles. Lorsque le volcan était à bout de souffle, il retrouvait l'allure, qu'il a encore, de cône tronqué, avec un grand creux au sommet.

Mais certains de ces creux se sont emplis d'eau et cela donne de très beaux lacs, parfois haut perchés, souvent très profonds, comme le gour de Tazenat qui atteint soixante mètres.

Il est aussi arrivé que la coulée de lave ait fait « craquer » le volcan. Une large brèche s'est ouverte sur l'un de ses côtés. C'est un volcan « égueulé » et, aujourd'hui, il est facile de se promener dans son cratère, on dirait un immense amphithéâtre, comme au puy de la Vache...

Pour un spécialiste, un volcan n'est jamais éteint. Mais comme ceux-là sont sages depuis sans doute quelque deux millions d'années et qu'ils s'abstiennent même de fumer, les Auvergnats les considèrent plutôt d'un bon œil... D'autant plus qu'ils en retirent quelques avantages appréciables !



Le rocher de Saint-Michel au Puy-en-Velay.

L'AUVERGNE... DANS SES MEUBLES !

Il est facile – et agréable – de rapporter des souvenirs d'Auvergne, car les Auvergnats, depuis des siècles, ont profité des longues veillées que leur vaut leur climat assez rude, pour tailler et peaufiner une multitude d'objets en bois qui améliorent et embellissent leur vie quotidienne.

Pour la cuisine, voici des boîtes à sel, des mortiers, des tonnelets, des cuillers, des rouleaux à friser la pâte et des plaques à beurre, utiles du côté pile, artistiques du côté face.

Pour la maison, vous trouverez de nombreux objets qui étaient autrefois des « présents d'amour ». Le garçon les taillait pour la belle qu'il souhaitait épouser. Ce sont des rouets, des quenouilles, des passettes à rubans, dont l'usage n'est plus évident, mais aussi des porte-lampes, des coffrets, que vous pouvez demander « à secret », des chaises avec haut dossier sculpté, comme celles des dentellières du Puy, ou des berceaux...

Si vous préférez des souvenirs plus « incisifs », il faut aller à Thiers. Depuis le Moyen Âge, c'est la capitale française de la coutellerie. Les secrets de fabrication ont été rapportés par les Auvergnats de la première croisade... Depuis, ils n'ont cessé d'améliorer la technique et d'agrandir le champ d'action...

À Thiers, l'imagination est au pouvoir ! Dans cette petite ville, haut perchée, où les artisans ont gardé leur place à côté de la grande industrie, on trouve aussi bien des instruments de chirurgie que des ciseaux pour gaucher, des piques à bigorneaux (cuits) ou des cuillers pour pots sans fond ! Et au musée de la Coutellerie sont exposés 21 000 instruments tranchants, tous différents.



A Thiers, capitale de la coutellerie, on a une technique particulière pour affûter les couteaux.

L'Auvergne... EN SES PALAIS

La table auvergnate est une table à la fois colorée, parfumée et abondante ! Parce que, du côté de Clermont ou de Saint-Flour, on aime les produits naturels, sans complications, et qu'on a un solide appétit !

L'hiver, un seul plat peut suffire ; mais quel plat : la potée, qui réunit tous les légumes disponibles ! Pour qu'ils ne s'ennuient pas, on y ajoute du porc salé, du gras et du maigre, de la saucisse... Et on commence par le bouillon que l'on verse sur le pain, taillé en larges tranches... Il faut d'ailleurs une assiette spéciale, une assiette à calotte...

Les choux farcis, ce n'est pas mal non plus ! Aromatisés avec toutes les herbes des volcans dont chaque famille fait sa cueillette personnelle...

À propos de « farcis », il faut goûter les tripoux. Ils se présentent dans la marmite comme des petits paquets ficelés qui ne paient pas de mine... Mais coupez, ouvrez, fourragez, sans savoir s'il s'agit de pied de mouton ou de panse de veau... Cela dépend des régions... mais c'est bon !

Bon comme la truffado, qui est un savoureux mélange de pommes de terre écrasées et de tomme fraîche, ou comme l'aligot de l'Aubrac auquel on ajoute aussi de la crème, de l'ail et du lard !

Après cela, évidemment, vous n'oublierez pas le fromage : ils en ont tout un plateau ! Des bleus, des fourmes, des gaperons et même des cabecous, au lait de chèvre... Le fromage, ici, est une institution. Plinie l'Ancien, un Romain qui périt dans la catastrophe de Pompéi, parlait déjà avec émotion du fromage du Cantal, il y a dix-neuf siècles... Et sans doute l'avait-il fait suivre d'une fouasse, qui rappelle la brioche, ou d'un picoussel, flan au blé noir, assaisonné d'herbes et garni de prunes.

D'accord, certains vous diront que c'est une cuisine un peu lourde... Mais vous disposez, sur place, des meilleures eaux pour faciliter la digestion. Alors ?



Intérieur paysan, en Auvergne, au siècle dernier.

L'Auvergne...

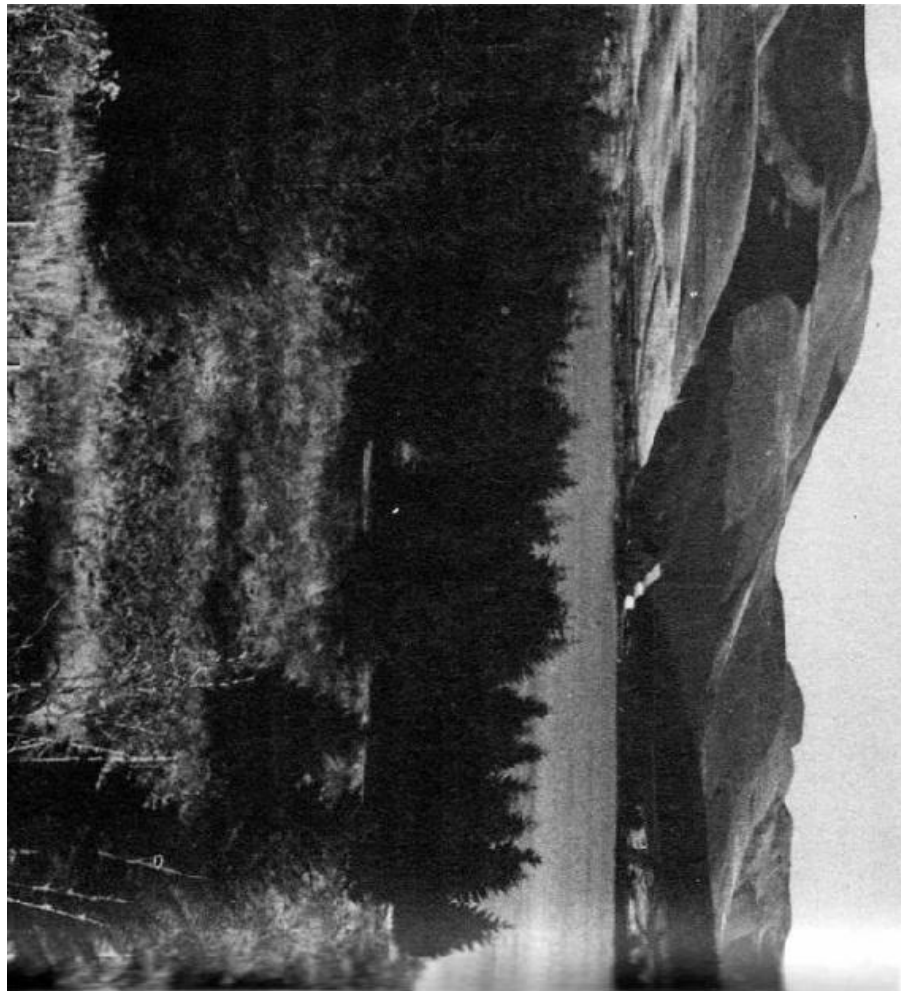
AU RAS DES PÂQUERETTES

Les creux et les bosses de l'Auvergne attirent les plantes sauvages. Sans doute parce qu'elles y vivent en liberté et qu'elles s'y sentent aimées. Ceux qui viennent les récolter savent qu'elles sont une des richesses de la région et ne les détruisent jamais...

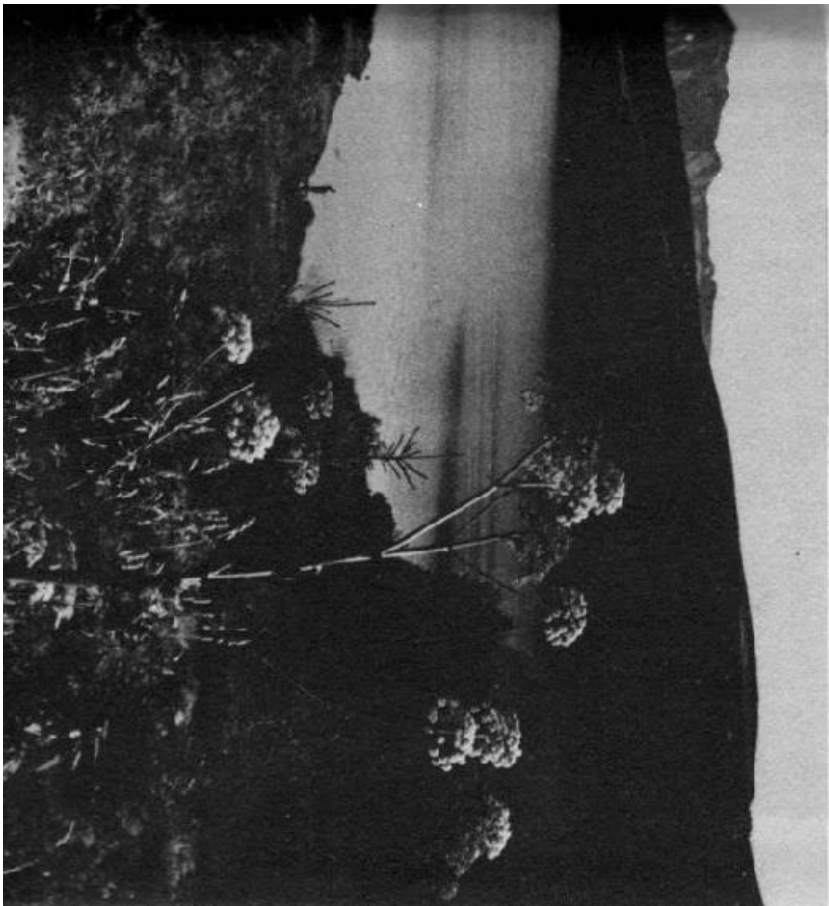
En juin, les agriculteurs de la Margeride recherchent les capitules orangés de l'arnica : elles servent à la fois contre la douleur due aux chocs et pour la teinture.

À la même époque, la chasse aux bulbes de colchique se révèle plus difficile : il faut les repérer dès les premières feuilles. Ces bulbes sont à la base de médicaments pour soigner les rhumatismes... Mais attention, les fleurs, elles, sont toxiques ! À l'automne, laissez les champs devenir mauves, sans y toucher.

Et la gentiane ? Depuis des siècles, la grande gentiane jaune entré dans les rafraîchissements des Auvergnats (et de beaucoup d'autres)... Mais n'est pas « gentianaire » qui veut : les suc nécessaires sont dans la racine, qui pèse de cinq à sept kilogrammes. Pour l'extraire, il faut un pic comme levier et une très grande fourche...



Fleurs des champs.



L'Auvergne...EN EAUX

Si vous vous enfoncez dans les profondeurs de la Terre, la température monte d'un degré par trente mètres en moyenne. Mais dans le sous-sol volcanique de l'Auvergne, ça chauffe beaucoup plus : un degré pour treize mètres de descente ! Et les sources, qui remontent parfois de très loin, battent tous les records. N'y mettez pas le doigt pour vous rendre compte : à Chaudes-Aigues, elles jaillissent à 82° ; à Vichy, certaines atteignent 66° ; à La Bourboule, 57° .

C'est ainsi que les Auvergnats ont été les premiers à connaître le chauffage central ! Cela se pratiquait à Chaudes-Aigues dès l'époque romaine... et cela marche encore !

Mais l'Auvergne ne possède pas que des sources chaudes, des sources thermales. Heureusement, elle en a également d'autres très fraîches, si pures, comme celle de Volvic, qu'on les met en bouteilles pour en faire profiter même ceux qui ne peuvent pas venir sur place.

Enfin, l'Auvergne est championne des eaux minérales, utilisées par la médecine. En effet, certaines sources, au cours de leur voyage à travers le sous-sol volcanique, se sont chargées de gaz et de différentes substances, en particulier d'acide carbonique, souvent très utiles à l'organisme humain. On boit ces eaux minérales, mais aussi on s'en gargarise, on les respire et on s'y baigne... Chaque ville d'Auvergne a ses sources et sa spécialité : Vichy soigne l'appareil digestif ; Royat, le cœur et les artères ; Châtelguyon, l'intestin ; Le Mont-Dore, l'asthme ; La Bourboule, les voies respiratoires ; Nérès-les-Bains, les nerfs ; Saint-Nectaire, les reins ; Bourbon-L'Archambault, les fractures... Un petit tour en Auvergne, en cure thermale remboursée par la Sécurité sociale, c'est une remise à neuf !

Il ne faut donc pas s'étonner si l'Auvergne a créé, en 1967, le Parc des Volcans qui est le parc régional naturel le plus vaste de France. Elle leur devait bien cela.



A Royat, au début du siècle, on est aux petits soins pour les curistes.

L'Auvergne... EN HISTOIRES

Alexandre Vialatte, Auvergnat passionné d'Auvergne, imagine ainsi sa création :

« Le huitième jour. Dieu créa l'Auvergnat. Il lui montra les riches plaines de la Beauce et les molles vallées du Gange.

— Seigneur, dit l'Auvergnat guidé par son instinct, si vous le permettez, je prends le Puy-de-Dôme.

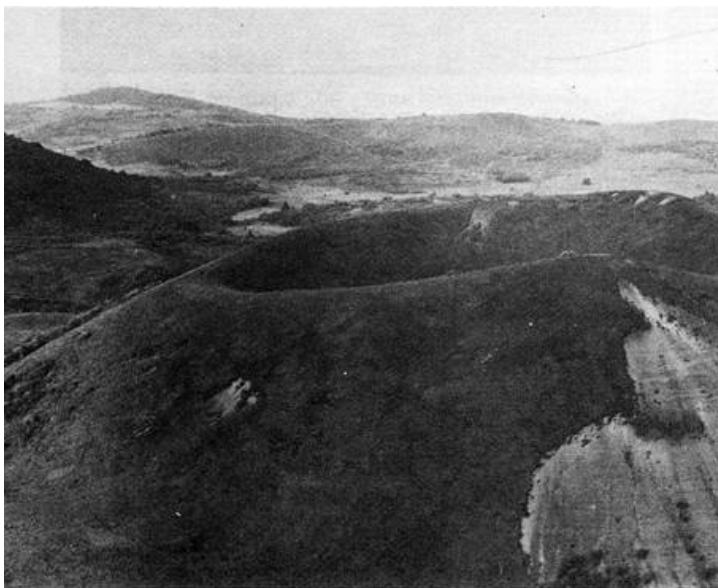
— Personne n'en veut ! dit Dieu.

— Précisément, dit l'Auvergnat, il ne faut pas le laisser perdre !

— Mais les volcans ne sont pas éteints ! dit Dieu.

— J'attendrai donc, dit l'Auvergnat, qu'ils refroidissent.

Et il s'assit dans l'antichambre en comprimant son parapluie contre son cœur. Il sentait bien qu'il n'y avait que lui pour faire suer l'eau minérale de ces déserts lunaires et faire brouter la pierre ponce à ses chèvres... Il était déjà tout à sa grande vocation : attendre et ne rien laisser perdre... »



Un des puys de la chaîne : admirez ce superbe cratère.

Il fallait bien cette obstination, car les premiers Auvergnats eurent la vie dure : hommes des cavernes de l'ère quaternaire, il y a environ deux millions d'années, ils sont arrivés au moment des dernières éruptions volcaniques, celles des monts Dôme, les plus jeunes volcans d'Auvergne... Et ils y ont sans doute rencontré des éléphants, des rhinocéros et même le fameux machairodus, (surnommé le « tigre à dents de sabre », ce qui ne laisse planer aucun doute sur la douceur de ses mœurs !) Tous ces animaux occupaient alors les lieux. Ils en furent chassés par la grande période glaciaire qui s'étendit sur l'Europe... Mais les hommes, eux, résistèrent...

Et depuis ils résistent. Ils résistent à quiconque veut faire main basse sur leur liberté ou tente de les déloger de leurs nids d'aigle et de leurs dômes pelés... Le modèle est Vercingétorix, chef des Arvernes, qui fit reculer Jules César et la puissante armée romaine devant sa capitale, Gergovie... Vercingétorix fut finalement battu à Alésia, mais son obstination a valu à son peuple d'être reconnu « peuple libre » par les Romains...

Et la résistance continua, face aux Wisigoths, puis aux Francs, puis aux Normands, qui tous s'y cassèrent plus ou moins les dents... Fidèle à ses traditions, l'Auvergne l'a encore été au cours de la dernière guerre : pendant l'occupation allemande, c'est le mont Mouchet, dans la Margeride, qui fut le principal centre de la Résistance dans le Massif central.



Vercingétorix jette ses armes aux pieds de César mais il conserve toute sa dignité.

L'Auvergne... DES AUVERGNATS

« Ce qui fait l'intérêt de l'Auvergne, remarque Alexandre Vialatte, enfant du pays, c'est qu'elle est peuplée d'Auvergnats. »

Il a bien raison. Tout au long de ce livre, la preuve est faite que les Auvergnats sont gens de bon sens, solides, loyaux, durs au travail, ingénieux et amoureux de leur terre rude... Ce sont sans doute ces qualités qui font que l'Auvergne a produit un nombre incalculable de fortes personnalités...

D'abord Vercingétorix (72-46 av. J.-C), chef militaire, à l'origine de la première unité gauloise face à César. Mais aussi Gerbert d'Aurillac (938-1003), le petit berger devenu le grand Sylvestre II, le pape de l'an mille. Et puis Michel de L'Hospital, (1505-1576), juriste, chancelier de France, qui se mit au service de la paix religieuse. Et Blaise Pascal (1623-1662), sorte de génie précoce et universel : mathématicien, physicien, philosophe, écrivain, il est aussi l'inventeur, entre autres, de la première machine à calculer, de la brouette et de l'idée des transports en commun. Sur son puy de Dôme, il fit démontrer la pesanteur de l'air... Autres inventeurs et grands industriels : les frères Michelin, André (1853-1931) et Édouard (1859-1940)... Et n'oublions pas La Fayette (1757-1834), héros de l'indépendance américaine, le père Teilhard de Chardin (1881-1955), théologien et paléontologue, Emmanuel Chabrier (1841-1894), musicien, Henri Pourrat (1887-1959), le meilleur conteur de sa province natale...

Et puis, Vialatte encore disait :

« L'Auvergne produit des ministres, des fromages et des volcans... »

Ils sont tous trop nombreux pour qu'on les cite, mais on peut rappeler au moins que l'Auvergne a déjà donné trois présidents de la République : Paul Doumer, né à Aurillac, élu en 1931 ; Georges Pompidou, de Montboudif, élu en 1969. Valéry Giscard d'Estaing, ancien élève du lycée Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand et maire de Chamalières, président de 1974 à 1981.



Bibendum, un enfant du pays qui en fit la fortune.

L'Auvergne... D'AILLEURS

Pour finir, une devinette ! Savez-vous quelle est la ville qui compte le plus d'Auvergnats ? Facile : c'est Clermont-Ferrand, la capitale. Non. Tiens, tiens... Alors Aurillac ?... Ou Moulins ?... Ou Vichy ?... Ou Montluçon ? Non... Non... Non... Mais alors ?

Alors, c'est Paris, tout simplement !

Le volcan nourrissant mal son homme, les Auvergnats ont tôt pris l'habitude de s'expatrier... Pendant longtemps, ce furent les garçons qui, dès les récoltes rentrées, s'en allaient dans les régions voisines pour y gagner quelques pièces et revenaient à la Saint-Jean faire les travaux des champs... Mais ce n'était pas suffisant. Alors l'émigration s'est développée vers la ville et surtout vers Paris, où l'on pouvait toujours trouver un cousin ou un beau-frère pour vous donner un coup de main... Et comme l'Auvergne était loin, on s'y établissait pour plusieurs années et toute la famille venait aussi...

Sans tapage, avec leur douce obstination, les Auvergnats ont conquis Paris. Ils y ont d'abord été charbonniers (les charbournats, d'où bougnats)... puis les marchands de vins, les charcutiers d'Auvergne, les maîtres fromagers... Ils sont aujourd'hui plusieurs centaines de milliers dans la capitale (alors que Clermont ne compte que 250 000 habitants) ; ils y ont leurs fêtes, leurs associations, leur Maison de l'Auvergne, mais ils retournent au pays pour leurs vacances et à l'heure de la retraite, ayant remis la boutique à un fils ou à un voisin, ils s'en vont retrouver leurs volcans... Et beaucoup de Parisiens pourraient chanter avec Brassens...

*Elle est à toi, cette chanson,
Toi, l'Auvergnat qui, sans façons.
M'as donné quatre bouts de bois
Quand dans ma vie il faisait froid...*



La grande fête des Auvergnats de Paris en 1925.